

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

**MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES**

**COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES**

**PAR
ERIC BOURASSA**

**L'AFFAIRE BENJAMIN SULTE / OCTAVE CRÉMAZIE (1902) :
AUTOUR DE LA LITTÉRATURE NATIONALE**

AVRIL 2004

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Un merci spécial à ma fille Florence qui, sans le savoir, est pour beaucoup dans ce mémoire. Je remercie aussi ma directrice, Madame Hélène Marcotte, de son total dévouement et de ses encouragements passionnés.

REMERCIEMENTS	III
TABLE DES MATIÈRES	IV
INTRODUCTION	1

CHAPITRE I : LE PROJET D'UNE LITTÉRATURE NATIONALE

Contexte social et politique	11
Littérature canadienne, originale et distincte	15
Religion et Patrie	17
La mission évangélisatrice de la littérature canadienne-française	24
Octave Crémazie, premier poète national	27
Une œuvre modèle	30

CHAPITRE II : DES «VIVE LA FRANCE» ET DE LA MODERNITÉ

La poésie patriotique toujours à l'honneur	45
Des sources d'inspiration à contre-courant de la tradition	58

CHAPITRE III : L'AFFAIRE SULTE

Un article incendiaire : «Mahomet»	74
Un tollé de protestations	79
La réparation d'un oubli	90

CONCLUSION	98
-------------------------	----

BIBLIOGRAPHIE	106
----------------------------	-----

INTRODUCTION

Benjamin Sulte est l'écrivain le plus prolifique de son époque. À partir des années 1860, et jusqu'à sa mort survenue le 6 août 1923, il publie un nombre phénoménal de contes, de poèmes, d'articles et de livres traitant de tous les sujets, en plus de donner une quantité tout aussi impressionnante de conférences. Pourtant, à ce jour, bien peu d'études ont été réalisées à son sujet. À noter, en 2001, la parution par Hélène Marcotte de *Benjamin Sulte. Cet inlassable semeur d'écrits*¹. Toutefois, beaucoup reste à dire sur cet homme de lettres qui voit le jour à Trois-Rivières, le 17 septembre 1841. Ses parents, Marie-Antoinette Lefebvre et Benjamin Sulte dit Vadeboncoeur, capitaine de bateau, lui donnent le nom d'Olivier Benjamin Vadeboncoeur. Le jeune garçon

¹ Hélène Marcotte, *Benjamin Sulte. Cet inlassable semeur d'écrits*, Célébrité/Collection biographique, Lidec, Montréal, 2001, 61 p.

profite peu de la présence de son père puisque ce dernier décède dans le naufrage de sa goélette à la Rivière-aux-Renards alors qu'il n'a que six ans. Ce décès marque le début d'années de privations, pour la famille Sulte, le marin ne laissant pratiquement aucun héritage.

Dans cette perspective, Benjamin Sulte doit très tôt subvenir aux besoins de sa famille. Dès l'âge de dix ans, il quitte l'école pour occuper divers emplois qui sont loin alors de ses préoccupations littéraires futures. Benjamin Sulte semble être fier de compléter lui-même sa formation. Son goût pour la chose littéraire apparaît dès l'adolescence, période à laquelle il aurait publié ses premiers poèmes. Il remplit aussi différentes tâches pour *L'Inquirer*, fondé en 1854 par Richard Lanigan, qui vont de la traduction à la rédaction d'articles. Sulte participe à la vie littéraire de sa ville natale. En plus d'être membre d'une société dramatique, il fonde avec des amis, à la fin des années cinquante, le Cercle littéraire des Trois-Rivières. La publication dans *L'Écho du cabinet de lecture paroissial* de sa chanson «Les canotiers du Saint-Laurent», en 1863, alors qu'il est encore commis dans un magasin, donne assurément le coup d'envoi à sa carrière littéraire. S'ensuivent une commande de poèmes de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, qui désire inclure ses textes dans *Le Journal de l'Instruction publique*, et la publication, dans la *Revue canadienne*, d'autres pièces de vers. C'est là véritablement que Sulte fait ses premiers pas dans le monde littéraire.

En décembre 1861, Sulte s' enrôle dans l'infanterie. Il n'entre toutefois en service actif qu'au début d'avril 1865 et part pour la

frontière du Niagara. Il y servira une seconde fois, en février 1866, pour contrer cette fois la menace fénienne. Entre 1861 et 1865, Sulte occupe divers emplois et continue de s'intéresser de près à la littérature. Il ne cesse de composer des vers et ce, même pendant le service militaire. À l'été 1866, il se voit confier par Ludger Napoléon Duvernay la rédaction du journal conservateur *Le Canada* d'Ottawa. En novembre 1867, Sulte accepte un poste de traducteur à la Chambre des communes. Sa tâche de travail ainsi allégée, il prépare ses premiers ouvrages qui paraissent à la fin des années soixante. Cet emploi ne lui permet pas cependant de subsister convenablement. Aussi multiplie-t-il les efforts pour obtenir un poste permanent. Son projet se concrétise en 1870, lorsqu'il entre à titre de fonctionnaire au Bureau de la milice. Il peut maintenant penser au mariage. Le 3 mai 1871, Sulte épouse Augustine Parent, fille d'Étienne Parent, ancien journaliste maintenant sous-secrétaire d'état. Il devient par la même occasion le beau-frère d'Antoine Gérin-Lajoie, écrivain, et d'Évariste Gélinas, ancien rédacteur à la *Minerve* devenu fonctionnaire². Malgré tous les rebondissements dans sa vie, Sulte n'en délaisse pas pour autant la littérature et l'histoire.

En effet, dès 1866, année de son arrivée à Ottawa, l'historien multiplie les rencontres en s'impliquant dans les principales associations littéraires. Il s'investit beaucoup au sein de l'Institut canadien-français d'Ottawa dont il sera président deux fois de 1874 à 1876 et ensuite de 1900 à 1902. Il participe à la vie de l'Institut par des conférences, des études, des discours et des publications sur des

² *Ibid.*, p. 15.

sujets quelques fois littéraires mais le plus souvent historiques. Benjamin Sulte sera aussi membre du Club des Dix d'Ottawa, formé entre 1882-1884, et participe activement à la fondtion de la Société royale du Canada dont il sera un membre co-fondateur. Les résultats de nombreux travaux de Sulte paraissent dans les *Mémoires de la Société royale du Canada*, qui font l'objet d'une publication annuelle.

Benjamin Sulte fait paraître, entre autres, deux recueils de poésie. Le premier, paru en 1869 et dédié à P.-J.-O. Chauveau, est intitulé *Les Laurentiennes*³. Sulte se plaît à aborder les thèmes du patriotisme, des moeurs canadiennes et de la religion catholique. L'ouvrage donne lieu à un tirage de cinq mille exemplaires et est offert en prime aux abonnés de la *Revue canadienne*. En 1880, paraît un second recueil sous le titre de *Chants nouveaux*⁴. Le livre reprend les mêmes thématiques que les poèmes des *Laurentiennes*.

Benjamin Sulte se dit passionné par l'histoire, notamment celle des Trois-Rivières. En fait foi la publication de plusieurs ouvrages traitant de l'histoire de sa ville natale. En 1868, Sulte fait paraître une brochure intitulée *Les marchés de la ville des Trois-Rivières*.⁵ Deux ans plus tard, il publie la première partie de l'*Histoire de la ville des Trois-Rivières et de ses environs*⁶. Il aborde à nouveau le sujet, en 1878, avec sa *Chronique trifluvienne* parue d'abord dans la *Revue*

³ Benjamin Sulte, *Les Laurentiennes*, Éd. Leméac, Montréal, 1978, 208 p.

⁴ Benjamin Sulte, *Chants nouveaux*, Imprimerie du journal *Le Canada*, Ottawa, 1880, 68 p.

⁵ Benjamin Sulte, «Les Marchés de la ville des Trois-Rivières», L.-A. Bergeron, Trois-Rivières, 1868, 32 p.

⁶ Benjamin Sulte, *Histoire de la ville des Trois-Rivières et de ses environ*, Éd. Eusèbe Sénécal, Montréal, 1870, 126 p.

canadienne. Ces ouvrages n'obtiennent cependant pas le succès escompté auprès des Trifluviens, et peiné, Benjamin Sulte ne publiera pas la suite de son histoire des Trois-Rivières. Cependant, paraît, entre 1882 et 1884, *l'Histoire des Canadiens-français 1608-1880*⁷. Les deux premiers des huit tomes de cet ouvrage reçoivent un bon accueil. Le troisième, par contre, lui vaut les foudres du milieu pour avoir bafoué, dit-on, l'image des Jésuites. L'événement dégénère en une polémique qui oppose, plus particulièrement, Benjamin Sulte et Jean-Charles Taché. Cela vaudra aussi à Sulte l'étiquette d'historien aux idées libérales⁸.

L'hostilité contre Benjamin Sulte prend véritablement naissance à ce moment. Plusieurs lui reprocheront des années durant sa vision de l'histoire : «Influencé par le courant réaliste, il adopte une position critique face à ses sources et ne conforte pas l'opinion alors reçue de ses devanciers qui exaltent le rôle des communautés religieuses sous le régime français»⁹. Il se distingue en cela de la plupart des historiens de son époque. On le critique d'ailleurs pour ses opinions qu'il a défendues au cours de sa vie. Au cours des années 1901-1902, par exemple, on lui adresse des griefs pour avoir collaboré avec John Castell Hopkins, anglophone et protestant, en traduisant son *Histoire populaire du Canada*. D'aucuns crient à l'immoralité, parce que l'ouvrage d'un anglophone ne peut soutenir que des idées protestantes.

⁷ Benjamin Sulte, *Histoire des Canadiens-français 1608-1880*, Wilson, Montréal, 1882, 8 vol.

⁸ Hélène Marcotte, Benjamin Sulte, Célébrités /collection biographique, Lidec, Montréal, 2001, p. 27.

⁹ *Ibid.*, p. 27.

La parution de l'article «Mahomet»¹⁰, au mois de février 1902, ravive les tensions et n'arrange en rien la situation déjà difficile de l'historien qui est littéralement renié par ses compatriotes pour avoir sali la mémoire d'Octave Crémazie.

Dans ce texte incisif, Sulte s'attaque à la religion des «Vive la France» et à Octave Crémazie, le créateur de cette «secte». Sulte qualifie les poèmes qui ont assuré la consécration du poète national, «Le Drapeau de Carillon» et le «Vieux Soldat canadien», de blagues à succès. Les propos tenus par l'historien contre Crémazie et ses «disciples» soulèvent rapidement un tollé général. Les Henri-Raymond Casgrain, Louis Fréchette, Charles Gill, etc. font front commun pour clamer leur indignation. L'article de Sulte a des répercussions inattendues, notamment la tentative de rapatriement des restes de Crémazie, l'érection d'un monument en son honneur ou encore la création de plusieurs cercles littéraires Crémazie à travers la province, de Montréal à Rimouski en passant par Nicolet. Anne-Marie Gleason-Huguenin, sous le pseudonyme de Madeleine, va même jusqu'à écrire un mélodrame inspiré de la vie du poète national, mélodrame qui connaît un vif succès à l'époque de la polémique. L'ampleur du mouvement de sympathie en faveur de Crémazie trouve son origine dans le bref article de Sulte, n'est pas étranger aux affinités littéraires que partagent plusieurs acteurs et intellectuels de même qu'aux intérêts qu'ils défendent.

¹⁰ Benjamin Sulte, «Mahomet», reproduit dans «Protestation contre un article de M. Sulte», *La Patrie*, 2 avril 1902, p. 4.

Octave Crémazie est le premier poète national du Québec. Il publie trente-quatre poèmes entre 1849 et 1861 dans lesquels il s'attarde principalement à chanter la gloire de nos ancêtres, la grandeur du Canada, l'attachement à la mère patrie et, bien sûr, la religion catholique, élément de cohésion de la société québécoise. Ses poèmes se veulent un facteur de rassemblement, en plus d'être une source d'inspiration pour les auteurs à venir, le projet premier d'Henri-Raymond Casgrain et des autres agents du champ littéraire étant d'établir les bases d'une littérature nationale. Si, au cours des années 50 et 60, Crémazie avait trouvé les justes accents pour traduire les sentiments de ses contemporains, et connu un succès enviable, on peut toutefois s'étonner des vives réactions que suscite l'article de Sulte en 1902. En effet, Crémazie est mort depuis 23 années et les poètes de la nouvelle génération gravitant autour de l'École littéraire de Montréal, s'inspirent de modèles littéraires fort différents de leurs prédécesseurs de même que d'une thématique tout à fait autre.

Dans cette perspective, pourquoi le discours à caractère agonique de Sulte provoque-t-il tant de remous? L'affaire Sulte, qui débute par une guerre de plume, déborde bientôt les limites du littéraire. Et c'est justement cette extension, qui semble démesurée, que nous voudrions étudier. La polémique est l'occasion pour les agents d'affirmer leurs positions dans l'espace des possibles que leur propose le champ littéraire à l'aube du vingtième siècle. Située entre l'année 1895, que marque la formation de l'École littéraire de Montréal et l'année 1904, moment où Camille Roy prononce son discours sur «La nationalisation de la littérature canadienne» -discours qui annonce,

rappelons-le, la querelle entre les exotiques et les régionalistes-, l'affaire Sulte apparaît, selon nous, comme une véritable mise en abyme des tensions qui agitent le champ littéraire québécois de l'époque.

Dans un premier temps, il s'agira de mettre en lumière le projet des tenants d'une littérature nationale dont le mot d'ordre, Religion et Patrie, reçoit l'aval de l'institution. Il faudra aussi se pencher sur la consécration d'Octave Crémazie, promu au rang de poète national, afin d'en déterminer les fondements. Dans un second temps, il nous faudra aussi analyser le changement progressif de l'horizon d'attente avec l'émergence d'une avant-garde littéraire qui s'imposera dans les années 1890. Cela nous permettra de nous interroger sur le caractère unique du discours sur la littérature nationale avec, à sa tête, Octave Crémazie, en regard des changements de l'horizon d'attente visible dans la démarche de groupes dissidents tels que les Six Éponges et l'École littéraire de Montréal. Cette avant-garde littéraire aux esthétiques parnassiennes, décadentes et symbolistes veut ouvrir la littérature sur l'universel. L'analyse de ces deux pôles formera la matière des deux premiers chapitres de notre mémoire et nous permettra de mieux comprendre les enjeux de la polémique.

Dans le dernier chapitre, il faudra établir la spécificité du discours tenu par Sulte, ce qui permettra peut-être de circonscrire les motivations profondes qui le légitiment. Car il semble à première vue, et cela peut paraître paradoxal que Sulte, avec *Les Laurentiennes* (1870), et les *Chants nouveaux* (1880) dans lequel il dédie d'ailleurs

un poème à Crémazie, adhère à la littérature patriotique telle que promue par Crémazie. Dans cette optique, il est permis de s'interroger sur les intentions véritables de Sulte au moment où il écrit l'article. Le texte est-il une fumisterie dont le but est de mousser davantage la réputation de Crémazie ou encore un geste de sympathie en faveur d'une certaine avant-garde? Sulte cherchait-il à obtenir un certain capital symbolique? Dans un cas comme dans l'autre, nous nous demanderons ce qui a provoqué une réaction aussi violente de la part des agents qui endossent et défendent le discours de l'institution en faveur d'une littérature nationale. L'analyse de l'article incendiaire de Sulte viendra mettre en lumière les fondements de l'attaque de même que les facteurs propres à déclencher l'ire de ses compatriotes. L'ampleur des conséquences dont Sulte est victime et du mouvement de sympathie en faveur d'Octave Crémazie n'en devient par la suite que plus compréhensible.

CHAPITRE PREMIER

LE PROJET D'UNE LITTÉRATURE NATIONALE

La littérature nationale, dont les hommes de lettres font surtout la promotion à partir des années 1850-1860, s'organise autour de trois axes fondamentaux. En effet, les Hector Fabre, Henri-Raymond Casgrain, Antonin Nantel, Laurent-Olivier David, pour ne nommer que ceux-là, mettent d'abord de l'avant, dans leurs écrits programmatiques, l'idée que la littérature nationale doit présenter un caractère original et distinct. Les littéraires désirent prendre leurs distances par rapport à la littérature française puisqu'il leur semble que les écrivains d'ici souffriraient de la comparaison s'ils s'engageaient dans la même voie que les auteurs français¹. Or, pour y arriver, on soutient, dans un second temps, qu'il faut donner à la littérature canadienne-française un caractère religieux et patriotique, à l'image de la société qu'elle représente. Les auteurs doivent traiter

¹ Laurent-Olivier David, «Essai sur la littérature nationale», *L'Écho du cabinet de lecture paroissial*, Eusèbe Sénécal, Montréal, p. 316.

de sujets essentiellement canadiens pour assurer l'épanouissement de leur littérature et sa diffusion hors des frontières du pays. En dernier lieu, la littérature canadienne se veut moralisatrice, c'est-à-dire qu'elle doit être susceptible d'inspirer un sentiment religieux chez les Canadiens français qui ont comme mission de préserver la flamme de la foi catholique en terre d'Amérique. Mais avant d'aborder les diverses caractéristiques de la littérature nationale, nous allons nous attarder au contexte qui a favorisé son essor.

Contexte social et politique

La volonté d'affirmation nationale, en filigrane dans le discours sur la littérature, de même que le mouvement littéraire et intellectuel qui en émane, sont nourris par un désir de reconquérir une certaine autonomie, vis-à-vis des «Anglais», limitée à la suite des événements de 1837-1838. La défaite des Patriotes freine grandement les prétentions politiques des Canadiens français. Lord John George Lambton Durham fait alors son entrée sur la scène politique. Il est chargé par le Parlement anglais d'une enquête sur la situation politique, sociale et économique des colonies établies au Canada. Son rapport, publié en 1840, provoque beaucoup de remous tant au Canada qu'en Angleterre. Un commentaire de Durham, dans les conclusions de son rapport, remue particulièrement la fibre patriotique des Canadiens français :

On ne peut concevoir de nationalité plus dépourvue de tout ce qui peut vivifier et élever un peuple que celle des descendants des Français dans le Bas-Canada, du fait qu'ils

ont conservé leur langue et leurs coutumes particulières.
C'est un peuple sans histoire et sans littérature².

Dans le climat d'opposition qui prévaut déjà au Canada, les commentaires de Durham à l'égard des Canadiens français ne font qu'attiser l'hostilité entre les deux peuples et servent de catalyseur au sentiment patriotique des partisans d'une littérature nationale. Le monopole exercé sur le commerce par les Anglais et la défaite de la rébellion obligent les Canadiens français, battus sur le plan économique et politique, à poursuivre leur lutte sur un autre terrain. La littérature devient le nouveau champ de bataille. On fait alors la promotion de la domination intellectuelle des francophones vis-à-vis celle, plus matérielle, des Anglophones.

Loin d'atténuer ce sentiment d'opposition, l'Acte d'Union accentue l'écart entre les deux peuples. L'union des deux Canada vient mettre un terme aux revendications des patriotes. Ceux qui avaient mis beaucoup d'espoir dans la réorganisation de la Chambre d'assemblée constatent qu'elle a été remplacée par une Assemblée majoritairement composée d'anglophones. Ce nouveau revers creuse un peu plus encore le fossé qui sépare les deux peuples. Aussi, la survie de la nation canadienne-française passe pour plusieurs par le mouvement intellectuel des années 1860 qui doit contribuer à l'affirmation d'une identité nationale. Les intellectuels entendent bien

² John George Lambton Durham, *Le Rapport Durham*, Montréal, Hexagone, Typo, 1990, p. 237 (317 p.).

montrer qu'ils ne sont pas que «[...] le résidu d'une colonisation ancienne [...]»³.

Plusieurs acteurs du mouvement littéraire des années 1860 pensent que le temps est venu pour la littérature de sortir de son engourdissement. La littérature québécoise entre alors dans une effervescence. L'abbé Henri-Raymond Casgrain encourage ceux qui tente d'actualiser le réveil de la culture québécoise. Dans son article «Le mouvement littéraire en Canada⁴» Casgrain établit les grandes orientations que devrait respecter les auteurs à la source de ce changements. Casgrain relate d'abord les difficiles débuts de la colonie qui est l'argument privilégié pour justifier la lente évolution des lettres canadiennes et il explique la faible progression de la littérature au Canada par le dur travail des colons qui ont défriché et cultivé une terre apparemment hostile, et par les guerres incessantes qui ont opposé les Canadiens, tantôt aux Amérindiens, tantôt aux Anglais. L'instabilité qui entoure la naissance du pays fait place à une période de paix qui permet aux hommes de lettres de glorifier les exploits de leurs ancêtres en chantant leurs hauts faits dans divers écrits en prose ou en vers. Casgrain souligne que le pays entre dans une ère nouvelle, dédiée en quelque sorte à la littérature :

À cette première période de développement, en quelque sorte physique, succède le mouvement intellectuel. La nation, confiante dans l'avenir, se replie pour ainsi dire, sur elle-même, compte ses titres de gloire, les trophées

³ *Ibid.*, p. 233.

⁴ Henri-Raymond Casgrain, «Le mouvement littéraire en Canada», *Le foyer canadien*, p.1-31.

qu'elle a conquis sur les champs de bataille. Jusqu'alors, plus occupée à donner de la besogne à l'histoire qu'à l'écrire, elle n'avait eu que le temps, entre deux coups d'épée, de marquer sur son bouclier le nombre de ses victoires, l'action avait absorbé la pensée. Mais à l'heure du repos, elle éprouve le besoin de chanter ses exploits, et de se créer une patrie dans le monde des intelligences aussi bien que dans l'espace. C'est l'époque de la littérature⁵.

Le développement matériel semble assuré et l'éducation s'est répandue suffisamment pour qu'une élite littéraire se forme. Plusieurs croient alors le moment venu de s'occuper de l'essor d'un mouvement intellectuel qui assurerait aux Canadiens français une place parmi les nations lettrées. L'abbé Casgrain incite les esprits à se joindre au mouvement intellectuel et littéraire qu'il voit se dessiner. Il va jusqu'à faire de l'engagement proposé aux auteurs une question d'identité nationale lorsqu'il invite les écrivains à se créer une patrie dans le monde des lettres.

L'amorce de ce mouvement, dont parle Casgrain et ses pairs, est soutenue par les diverses pratiques associatives qui se sont multipliées au cours des années 1840-1850. Parmi les associations littéraires à voir le jour pendant cette période, on compte notamment l'Institut canadien de Montréal (1844) et de Québec (1847), l'Union catholique (1854), le Cabinet de lecture paroissial (1857), le Cercle littéraire de Montréal (1857) et l'Académie canadienne de Québec (1857). Les associations littéraires ont pour but de favoriser le développement culturel en créant des lieux d'échange où les membres d'une certaine élite, issue des collèges classiques, «peuvent s'instruire

⁵ *Ibid.*, p. 1-2.

mutuellement et parfaire leur formation⁶». Ces associations font preuve, pour la plupart, d'un grand dynamisme : le Cabinet de lecture paroissial organise quatre-vingt-dix-huit soirées littéraires en dix ans et présente cent cinquante-huit conférences de 1857 à 1867⁷, tandis que l'Institut canadien, à l'instar d'autres associations, se munit de ses propres organes de diffusion, *l'Avenir* (1847) et *Le Pays* (1852). La fondation de plusieurs revues littéraires, telles que la *Revue canadienne*, les *Soirées canadiennes*, le *Foyer canadien*, etc., témoigne aussi de l'éveil des hommes de lettres. Cette effervescence littéraire fait naître beaucoup d'espoir en assurant à la littérature une diffusion plus grande, en plus de contribuer à la formation de la littérature nationale. Le foisonnement de publications littéraire conduit sans doute Casgrain à constater une certaine vivacité au sein de la littérature québécoise.

Littérature canadienne, originale et distincte

On croit fermement dans la puissance des lettres pour assurer la conservation de la nationalité canadienne-française. Dans cette perspective, une pléiade d'hommes lettrés, déçus sur le plan politique, se sont mis à l'œuvre afin d'accomplir la tâche qu'ils se sont donnée : construire une littérature originale et distincte qui soit le reflet de la société canadienne-française. Dans son article «Le mouvement littéraire en Canada», Henri-Raymond Casgrain précise l'orientation de cette littérature : «Oui, nous aurons une littérature indigène, ayant son cachet propre, originale, portant vivement l'empreinte de notre

⁶ Maurice, Lemire, Denis Saint-Jacques, *La Vie littéraire au Québec*, Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 1996, p. 137.

⁷ *Ibid.*, p. 143.

peuple, en un mot, une littérature nationale⁸». L'affirmation de Casgrain indique l'essence du projet que tente d'actualiser les acteurs du champ littéraire : le terme «indigène» suggère que la littérature d'ici doit être indépendante de celle de la mère patrie, la France, et qu'elle ne doit pas emprunter à d'autres pays les sujets de son inspiration.

Laurent-Olivier David, dans «Essai sur la littérature nationale⁹», et l'abbé Henri-Raymond Casgrain, dans l'article susmentionné, tentent de mettre en relief les origines françaises du peuple canadien. Les deux hommes sont d'avis que les Canadiens français ont hérité du génie des idées et de la puissance de l'esprit français. David reprend l'avertissement maintes fois formulé dans les écrits programmatiques sur la littérature nationale et prévient les auteurs du piège qui les guette : «Votre littérature, nous a-t-on répétée souvent, ne sera jamais qu'un pâle reflet de la littérature des Français, car vous parlez la même langue, vous professez la même religion¹⁰».

Plus je réfléchis sur les destinées de la littérature canadienne, moins je lui trouve de chance de laisser une trace dans l'histoire. Ce qui manque au Canada, c'est d'avoir une langue à lui. Si nous parlions iroquois ou huron, notre littérature vivrait. Malheureusement nous parlons et écrivons d'une assez piteuse façon, il est vrai, la langue de Bossuet et de Racine. Nous avons beau dire et beau faire, nous ne serons toujours, au point de vue littéraire, qu'une simple colonie ; et quand bien même le

⁸ Henri-Raymond Casgrain, «Le mouvement littéraire en Canada», *Le foyer Canadien*, p. 25.

⁹ Laurent-Olivier David, «Essai sur la littérature nationale», *L'Écho du cabinet de lecture paroissial*, Eusèbe Sénécal, Montréal, p. 315-318.

¹⁰ *Ibid.*, p. 316.

Canada deviendrait un pays indépendant et ferait briller son drapeau au soleil des nations, nous n'en demeurerions pas moins de simples colons littéraires¹¹.

L'originalité d'une littérature réside, selon lui, dans la langue employée, comme élément distinctif, lors de l'écriture des œuvres. C'est pourquoi l'emploi de la langue huronne serait une façon qu'aurait la littérature canadienne de laisser sa marque dans l'histoire universelle de la littérature et de cesser, du même coup, d'être le prolongement de la littérature française. Les auteurs qui se risquent à affronter les écrivains français sur leur propre terrain par de pâles imitations d'une même thématique courent à leur perte. Bien qu'on dise vouloir donner à la France une colonie intellectuelle¹² et qu'on souligne avec fierté les origines françaises du peuple, on s'empresse d'affirmer la nécessité de l'autonomie de la littérature canadienne-française.

Religion et Patrie

Plus que par la langue utilisée, c'est par le contenu des œuvres que les littérateurs espèrent créer une littérature qui soit originale et distincte. Dans cette perspective, les auteurs sont invités à exploiter des thématiques patriotiques et religieuses. Ils doivent chanter la patrie, son histoire, sa nature, ses mœurs de même que la religion catholique pour prétendre à quelque titre de gloire. Le passé occupe une place privilégiée dans les productions nationales. On suggère aux écrivains qui aspirent à une certaine reconnaissance, voire à une

¹¹ Henri-Raymond Casgrain, *Octave Crémazie*, Librairie Beauchemin, Montréal, 1926, p. 51.

¹² Henri-Raymond Casgrain, *op. cit.*, «Le mouvement littéraire en Canada», p. 1.

certaine consécration, de puiser dans le terreau fertile de l'histoire pour conserver à la littérature canadienne son caractère original et distinct.

En effet, les auteurs d'articles portant sur la littérature nationale encouragent fortement la nouvelle génération d'écrivains des années 1860 à puiser dans les écrits célébrant les exploits des ancêtres et les gloires du passé, notamment dans *l'Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau. Débuts difficiles de la colonie, exploits sur les champs de bataille dans la lutte contre les Anglais, voilà des éléments propres à inspirer le patriotisme aux écrivains canadiens-français. Les événements qui ont eu lieu à la naissance du Canada sont spécifiques à ce pays. Cela est susceptible d'assurer donc aux auteurs et à leurs productions littéraires une originalité certaine. Hector Fabre souligne l'importance de l'histoire comme source d'inspiration pour les écrivains :

Le passé, ce passé qui comprend tant d'époques diverses depuis les premiers jours de la colonie jusqu'à nos grandes luttes pour la liberté, offre mille sujets d'études. Quelles curieuses recherches à faire, quelles intéressantes peintures à tracer de la société canadienne à ses grandes époques : au début, dans les épreuves incessantes, alors que toutes les forces sont employées à dompter la barbarie [...]¹³.

Fabre considère que les événements historiques sont des thèmes pratiquement incontournables pour les écrivains. Il souligne l'intérêt que doivent porter les auteurs aux événements qui précèdent la Conquête ou encore à ceux qui lui succèdent et qui mènent aux

¹³ Hector Fabre, «On Canadian Literature», 1866, p.91.

troubles de 1837-1838. Fabre semble d'avis que le récit de notre histoire porte l'empreinte originale d'un peuple qui n'est plus français mais canadien ce qui devrait être appréciable auprès des auteurs soucieux de donner à leurs oeuvres un caractère original.

En plus de l'histoire, la nature est un sujet fort présent dans le programme de la littérature nationale pour caractériser la spécificité de la culture canadienne. Elle marque les mœurs et les légendes qui sont habitées par la présence du fleuve, des forêts et des aventuriers qui les parcourent. Le souvenir d'ancêtres, pionniers à l'origine de la colonie, travaillant sans relâche à dompter la nature sauvage pour leur survie doit être rappelé. Les difficultés rencontrées par les agriculteurs, les luttes incessantes pour survivre à l'hiver, mais aussi l'attrait pour les grands espaces, sont des motifs qui respectent l'esprit de la littérature nationale. La «couleur locale» devrait idéalement se retrouver dans tous les récits canadiens, elle est même présentée comme un gage de succès. Laurent-Olivier David lie l'exploitation du thème de la nature à la volonté d'assurer à la littérature un caractère distinct et original :

Enfin, pour que notre littérature soit nationale, originale, il faut qu'elle soit l'expression fidèle des beautés naturelles de notre pays. [...] le spectacle de la nature enfante les grandes pensées, les sentiments élevés, quelle empreinte de grandeur et de majesté, quelle couleur caractéristique ne donnera pas à ses oeuvres, celui qui, doué d'une belle imagination, décrira le panorama enchanteur qui, d'un bout à l'autre, se déroule au voyageur¹⁴.

¹⁴ L.-O. David, «Essai sur la littérature nationale», *L'Écho du cabinet de lecture paroissial*, Eusèbe Sénécal, p. 317.

On considère que la beauté unique de la nature canadienne offre à la vue un spectacle grandiose que les écrivains ont le devoir d'exploiter.

Plusieurs auteurs, dans leurs écrits programmatiques, insistent sur le thème de la nature en nommant certains attraits du paysage susceptibles d'inspirer l'écriture des auteurs. Parmi ces attraits se retrouvent les grands espaces, le fleuve Saint-Laurent, le climat implacable de la saison froide, bref tout ce qui est caractéristique de la nature canadienne et susceptible d'exciter l'imagination : «En effet, où trouver une nature si variée, si riche, si pittoresque et tout à la fois si grandiose. Le voyageur est toujours frappé à l'aspect de notre pays [...]»¹⁵. C'est dans cet esprit que Hector Fabre propose aux écrivains canadiens de s'inspirer de l'hiver et de la campagne : «Nos hivers attendent encore leur barde. Chantons nos campagnes, nos grands bois, nos chaînes de montagnes [...]»¹⁶, tandis que David tente d'inspirer les jeunes poètes en leur suggérant quelques sujets puisés dans la nature canadienne :

[...] ce sont des lacs immenses, des forêts sans limite où règne un silence mystérieux et dont l'aspect frappe l'âme et lui inspire l'idée de l'infini ; des paysages variés, riches, grandioses et pittoresques, formés par nos nombreuses rivières, sillonnant notre pays en tout sens [...].

Mais ce qu'il doit décrire par dessus tout, c'est le fleuve si poétique *que l'étranger voit avec un œil d'envie* [...] Oui,

¹⁵ *Ibid.*, p. 316.

¹⁶ Hector Fabre, «Causerie sur la littérature canadienne, Devant la société littéraire et historique de Québec le 21 mars 1866», *Le Canadien*, vol. XXXV, n°151 (31 mars 1866), p. 1; vol. XXXVI, n°1 (2 avril 1866), p. 1.

c'est à toi, ô St-Laurent, que le jeune poète doit consacrer les accents de sa lyre naissante [...] ¹⁷.

La nature, par son cachet unique, imprègne en outre les mœurs des habitants, coureurs des bois ou canotiers, de même que les légendes pour lesquelles elle offre un cadre aux scènes dramatiques. Le paysage canadien est présenté, en ce qui concerne le conte, la légende et la poésie, comme un lieu puissamment évocateur capable de traduire le caractère distinctif des Canadiens français.

La littérature, pour être pleinement nationale, elle doit aussi traiter des croyances et des mœurs canadiennes. Chaque écrivain a le devoir de préserver les mœurs d'autrefois et d'assurer la transmission des traditions. L'invitation se fait sans détours :

Quelques mots ensuite sur ces croyances, sur ces mœurs nous égayeront. On aimerait entendre le récit des aventures extraordinaires des anciens voyageurs qui allaient sans cesse d'un bout du pays à l'autre, et variant la monotonie de leurs courses par des chants dont ils improvisaient la musique, en mariant leurs voix sonores au bruit de leurs avirons frappants l'eau en cadence ¹⁸.

Laurent-Olivier David souligne l'importance de la mission de préservation dont doivent s'acquitter les auteurs : «[...] transmettre à la postérité les traditions, les usages, en un mot, tout ce qui constitue la nationalité d'un peuple, et [...] présenter aux générations futures les vertus et le patriotisme de leurs ancêtres» ¹⁹. Le mouvement de

¹⁷ L.-O. David, «Essai sur la littérature nationale», *Écho du Cabinet de lecture paroissial*, vol. III, no 40, p. 317.

¹⁸ *Id.*

¹⁹ *Ibid.*, p. 316.

récupération des écrits folkloriques, tels que les chansons, contes et légendes, s'intensifie au cours des années 1860. Le vœu formulé par les dirigeants des *Soirées canadiennes* — «Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées» — semble avoir été entendu. Les écrivains ont le devoir de transmettre l'héritage laissé par leurs aïeux pour les générations futures afin d'assurer à la nation une pérennité. On conseille aux auteurs de s'inspirer de l'histoire, de la nature et des mœurs canadiennes, mais cela ne saurait se faire sans la mise en évidence du caractère religieux étroitement lié à la littérature.

En effet, la littérature canadienne-française se doit d'être religieuse. La religion a accompagné les habitants d'ici dans les différentes stades de leur développement depuis la fondation du pays. L'histoire des Canadiens est donc intimement liée à la religion au même titre que les divers événements sociaux et politiques qui l'ont façonnée. Les articles abordant la question de la littérature nationale montrent l'intérêt porté à la religion. Le rôle de l'écrivain est d'essayer, dans la mesure du possible, d'élever l'âme du lecteur par le contact répété avec le beau dont Dieu est le principal instigateur. Casgrain, Nantel et David évoquent dans leur article le travail des missionnaires à l'origine de la colonisation. Ils rappellent du même coup au souvenir la double raison de l'existence des Canadiens français en Amérique. Parmi les motifs invoqués pour expliquer la présence des Français en terre d'Amérique se trouve, mêlée au désir de fonder une nouvelle patrie, la volonté de promouvoir la religion catholique. La littérature, pour être le reflet de la société, devra porter en elle le sceau de la religion. Laurent-Olivier David traite du lien étroit entre le patriotisme d'un peuple et sa

religion dans son «Essai sur la littérature nationale» : «Quel spectacle, que celui de cette poignée de Français, abordant sur ces plages, l'épée dans une main et la croix dans l'autre, et donnant naissance à un peuple de héros et de martyrs²⁰». Dans cette optique, il mentionne que les récits qui, historiques ou non, seront faits ne martyrs qui ont souffert pour la conversion des âmes des peuplades barbares. En fait, briser l'alliance du religieux et du patriotisme équivaut à tarir la source la plus féconde de la littérature canadienne-française, car, dit-il, «[...] c'est la foi et la piété qui ont enfanté, sur ce sol, tout ce qui fait notre orgueil et notre gloire²¹». La double prescription du religieux et de la patrie forme un couple indissociable pour la préservation de la littérature d'ici. La religion catholique est intimement à la destinée à la survivance de la littérature nationale :

Mais surtout elle sera essentiellement croyante, religieuse ; telle sera sa forme caractéristique, son expression ; sinon elle ne vivra pas, elle se tuera elle-même. C'est sa seule condition d'être ; elle n'a pas d'autres conditions d'existence ; pas plus que notre peuple n'a de principes de vie sans religion, sans foi ; du jour où il cessera de croire, il cessera d'exister. Incarnation de sa pensée, verbe de son intelligence, la littérature suivra ses destinées²².

Le rayonnement universel de la littérature ne semble donc pouvoir s'obtenir que si les auteurs respectent étroitement les recommandations prodiguées dans le cadre du discours sur la littérature nationale. La gloire de l'écrivain canadien-français doit être

²⁰ *Ibid.*, p. 316-317.

²¹ *Ibid.*, p. 317.

²² Henri-Raymond Casgrain, «Le mouvement littéraire en Canada», *Le foyer Canadien*, p. 26.

avant tout, dans l'optique de la littérature nationale, une gloire qui sert l'honneur du pays et la promotion de la foi catholique. L'écrivain qui négligerait de traduire cette réalité du pays et ce qui fait sa spécificité, serait condamné au pastiche, à une simple imitation de la littérature française.

La mission évangélisatrice de la littérature canadienne-française

La littérature canadienne se veut aussi évangélisatrice comme les missionnaires qui participèrent à la fondation de la colonie. L'abbé Nantel s'intéresse à ce caractère moralisateur de la littérature dite nationale, soutient «[qu]'il nous faut une littérature qui soit l'expression de nos idées et de nos mœurs, et qui puisse à son tour réagir sur elles²³». La littérature nationale se donne ainsi comme première mission de favoriser l'essor de la religion catholique en Amérique. La survie du peuple canadien-français est d'abord la survie d'un peuple catholique que la Providence a placé au Canada dans le but précis de faire l'évangélisation des peuplades amérindiennes, d'allumer en Amérique le flambeau de la religion. On s'empresse de rappeler à l'écrivain qu'une œuvre doit idéalement élever l'âme et fortifier la foi :

Heureusement que, jusqu'à ce jour, notre littérature a compris sa mission, celle de favoriser les saines doctrines, de faire aimer le bien, admirer le beau, connaître le vrai, de moraliser le peuple en ouvrant son âme à tous les nobles sentiments, en murmurant à son oreille, avec les noms chers à ses souvenirs, les actions qui les ont rendus dignes de vivre, en couronnant leurs vertus de son

²³ Antonin Nantel, «Concours de poésie de l'Université Laval», *Revue canadienne*, vol. IV, no 10, 1867, p. 773.

auréole, en montrant du doigt les sentiers qui mènent à l'immortalité. Voilà pourquoi nous avons foi en notre avenir²⁴.

La littérature se doit d'être moralisatrice en inspirant le bien et la vertu au peuple dont elle est issue. Les écrivains ont le devoir, par le biais de l'écriture, d'entretenir et de fortifier la foi des lecteurs en leur inspirant de nobles sentiments, de nature patriotique mais surtout religieux. On souhaite que la littérature nationale soit édifiante, c'est-à-dire qu'elle élève l'âme du lecteur vers Dieu.

La mission spirituelle est aussi liée à l'idée de survivance des Canadiens français. La volonté de survie d'un peuple francophone et catholique au sein d'un bassin de population majoritairement anglophone doit être au centre des préoccupations des auteurs. La littérature canadienne devient alors une arme dans le combat mené contre la disparition et l'assimilation complète. La capacité des Canadiens français à se tailler une place dans le monde des lettres équivaut à prendre une sorte de revanche sur l'envahisseur anglais et, ainsi, affirmer qu'ils ont un rôle à jouer dans l'avenir du pays :

Quelle action la Providence nous réserve-t-elle en Amérique? Quel rôle nous appelle-t-elle à y exercer? Représentant de la race latine, en face de l'élément anglo-saxon, dont l'expansion, excessive, l'influence anormale doivent être balancée [...] notre mission et celle des sociétés de même origine, éparses sur le continent, est d'y mettre un contrepoids en réunissant nos forces, d'opposer au positivisme anglo-américain, à ses instincts matérialistes, à son égoïsme grossier, les tendances d'un

²⁴ Henri-Raymond, Casgrain, *Le foyer Canadien*, «Le mouvement littéraire en Canada», p. 26-27.

ordre plus élevé qui sont l'apanage des races latines, une supériorité incontestée dans l'ordre moral et intellectuel, dans le domaine de la pensée²⁵.

La promotion de la religion catholique assurerait la survie des Canadiens français. Les auteurs feraient ainsi davantage pour étendre l'influence de leur peuple. Ils leur faut rechercher un caractère original pour les fins de leur production et la religion serait une voie quasi incontournable.

Si, comme il est incontestable, la littérature est le reflet des mœurs, du caractère, des aptitudes, du génie d'une nation, si elle garde aussi l'empreinte des lieux d'où elle surgit, des divers aspects de la nature, des sites, des perspectives, des horizons, la nôtre sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélisatrice comme nos missionnaires, généreuse comme nos martyrs, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois ; et en même temps elle sera largement découpée, comme nos vastes fleuves, nos larges horizons, notre grandiose nature, mystérieuse comme les échos de nos immenses et impénétrables forêts, [...] chaste et pure comme le manteau virginal de nos longs hivers²⁶.

Pour que l'identité des Canadiens français soit préservée, on incite donc les écrivains à fortifier la foi des lecteurs dans le domaine moral bien sûr mais aussi dans celui du patriotisme. Pour y arriver, l'auteur n'a d'autre alternative, semble-t-il, que de travailler à l'édification d'une littérature nationale. Si, dans les années 1850-1860, les auteurs d'écrits programmatiques se sont évertués à tracer la voie à suivre aux jeunes écrivains, ils sont toujours en attente de l'œuvre

²⁵ *Ibid.*, p. 27.

²⁶ *Ibid.*, p. 25.

exemplaire qui correspondrait à l'idéal proposé et qu'ils pourraient ériger en modèle. C'est alors qu'arrive Octave Crémazie.

Octave Crémazie, premier poète national

François-Xavier Garneau, avec son *Histoire du Canada*²⁷, publiée de 1845 à 1852, avait démontré que les Canadiens français ont une histoire. James Huston, à la même époque, voulant réfuter la seconde partie de l'affirmation de Lord Durham et montrer que les Canadiens français ne sont pas un peuple sans littérature, compile les textes qu'il estime importants et contribue ainsi à la formation d'un corpus national. *Le Répertoire national*²⁸ amorce en effet le discours constitutif de la littérature canadienne. Huston exprime ses intentions dans la préface de son *Répertoire [...]*, et soutient que la littérature canadienne, bien qu'encore naissante, tend à s'affranchir de la tutelle étrangère :

Le lecteur se réjouira, comme nous, en arrivant à l'époque actuelle, de voir combien la littérature canadienne s'émancipe du joug étranger ; de voir combien les écrivains, mûris par l'âge et par l'étude, diffèrent en force, en vigueur, en originalité, des premiers écrivains canadiens ; de les voir s'élever au-dessus des frivolités et des passions politiques, pour aller à la recherche de tout ce qui peut être vraiment utile au peuple, de tout ce qui peut consolider et faire briller notre nationalité²⁹.

²⁷ François-Xavier Garneau, , *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Québec, Aubin, 1845 558 p. ; t. 2, Québec, Aubin, 1846, 557 p. ; t. 3, Québec, Fréchette, 1848, 566 p. ; t. 4, Montréal, Lovell, 1852, 325 p.

²⁸ James Huston, *Le Répertoire national ou Recueil de littérature canadienne*, 1^{ère} éd., Montréal, Lovell & Gibson, 1848-1850, 4 vol.; 2^e éd., Montréal, J.-M. Valois & cie, 1893, 4 vol.

²⁹ *Ibid.*, p. VII.

Le Répertoire national, publié par fascicules au courant de l'année 1848, est une première tentative sérieuse de réunir le patrimoine littéraire canadien-français. Huston veut sauver de l'oubli des textes littéraires susceptibles d'être utiles à la constitution d'une littérature nationale. Le compilateur espère faire honneur au pays tout en donnant aux jeunes auteurs le goût des lettres. On comprend que les vœux de Huston trouvent une oreille attentive chez les jeunes auteurs qui souhaitent contribuer à l'épanouissement de la littérature canadienne. Alors âgé de vingt et un ans, Octave Crémazie est un de ces jeunes qui auraient été inspirés par le contenu du *Répertoire national*. C'est du moins l'avis de Victor, pseudonyme de Napoléon Aubin, rédacteur et critique du *Fantasque*, qui attribue à l'œuvre de Huston le mérite d'avoir stimulé les aspirations poétiques du poète-libraire³⁰.

Octave Crémazie est né à Québec, le 16 avril 1827, d'une famille de petits commerçants. Il entreprend des études qui doivent le mener à la pratique du droit mais abandonne en décembre 1843 après la première année. Il choisit plutôt de poursuivre la tradition familiale et il fonde avec son frère Joseph, au mois de janvier 1844, la «librairie ecclésiastique³¹». Le moment est propice au projet des frères Crémazie. La ville de Québec compte plusieurs imprimeurs canadiens-français et les commissions scolaires veulent des livres en français. En dix ans, Octave Crémazie fait de la librairie un des principaux commerces de Québec. Il faut dire qu'en 1848, Crémazie devient membre fondateur

³⁰ Condemine, Odette, *Octave Crémazie. Oeuvres I-Poésies*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1972, p. 37.

³¹ *Ibid.*, p. 28.

de l'Institut canadien de Québec. Nommé premier responsable de la bibliothèque de l'institut, le libraire n'est pas insensible aux possibilités de ventes de la librairie qui en devient le principal fournisseur. Octave Crémazie a déjà fait ses premières pas en poésie, avec la publication des pièces «Premier jour de l'an 1849»³² et «Le jour de l'an 1850»³³, lorsqu'il s'embarque à destination de l'Europe, le premier janvier 1851. Le voyage en France est l'occasion pour le poète-libraire de nouer des relations commerciales avec d'éventuels partenaires de la maison Crémazie. Octave Crémazie se rend à nouveau en Europe en 1853. Le libraire multiplie les importations de livres d'histoire, de philosophie, de droit et de théologie. Il suggère aussi aux curés d'organiser des bibliothèques paroissiales³⁴. En 1856, Crémazie retourne en Europe pour affaires et c'est à ce moment que débutent les problèmes de la maison Crémazie puisque le libraire s'adonne alors à des dépenses qui nuisent à la prospérité de la librairie.

L'inquiétude grandissante de Georges Larue, notaire et courtier, devant l'accumulation du «papier Crémazie»³⁵ l'amène à convoquer, le 10 novembre 1862, François Évanturel dont le nom apparaît sur des billets qui font l'objet d'une réclamation de trois mille dollars. Évanturel parle de faux et attise la colère de Larue qui prévient son père, Hubert Larue. Dans un ultime effort pour aider l'infortuné

³² Odette condemine, *Octave Crémazie. Oeuvres I- Poésie*, Édition de l'universitaire d'Ottawa, Ottawa, 1972, p. 247-253.

³³ *Ibid.*, p. 254-255.

³⁴ *Ibid.*, p. 31.

³⁵ *Ibid.*, p. 171.

libraire, ce dernier convoque une réunion, le soir même, qui débouche sur une impasse. Malgré l'appui d'amis influents et de plusieurs membres du clergé, la librairie des Crémazie déclare faillite onze jours après la parution de la «Promenade de trois morts». Jacques se voit dans l'obligation de présenter à son frère le choix difficile auquel il doit faire face : être arrêté comme faussaire ou quitter le pays sans délai. Octave Crémazie quitte donc Montréal le 11 novembre 1862 pour se rendre à Paris, où il arrive en décembre de la même année et où il mourut en 1879.

Une œuvre modèle

Le départ de Crémazie pour la France coïncide avec l'essor du mythe entourant le poète national. Pourtant, en 1849, lors de la publication de ses premiers vers, rien ne laissait présager une telle renommée. En effet, les débuts de celui qui deviendra notre poète national sont accueillis par des commentaires défavorables. Le «barde des gloires françaises en Amérique³⁶» se voit reprocher les nombreuses fautes de style et de versification qui caractérisent «Premier jour de l'an 1849³⁷». Le critique du *Fantasque*, Victor, attaque les apprentis poètes que sont Crémazie et son ami Augustin Côté, en les implorant de mettre fin à leur carrière littéraire : «De grâce! MM. les rimailleurs, pour l'honneur national abstenez-vous de faire des vers [...]»³⁸. Malgré son style déficient, le «Premier jour de l'an 1849» a le mérite de traduire quelques-uns des sujets qui vont

³⁶ *Ibid.*, p. 38-40.

³⁷ *Ibid.*, p. 225.

³⁸ *Ibid.*, p. 39.

animer l'imagination poétique de Crémazie. Cette étrenne du jour de l'an laisse en effet entrevoir l'influence qu'exercent sur la poésie de Crémazie les récits épiques, les guerres mais surtout les mouvements de peuples conduits par Dieu :

Dans l'histoire du peuple il y a des années
Où d'un même désir les nations animées,
Poussées par une force immense, irrésistible,
S'élancent vers le but vers lequel une voix,
Qui émane de Dieu, les appelle à la fois.
Ignorant l'avenir, elles vont en avant,
Sans voir où les conduit le bras du Tout-Puissant³⁹.

Parmi les thèmes qui vont s'affirmer dans l'œuvre poétique du poète, on trouve la religion et l'attachement au sol natal. Le poème du jour de l'an 1849 contient en essence les thèmes autour desquels va se déployer l'œuvre d'Octave Crémazie. Pendant l'année 1849, Crémazie consulte les ouvrages de la bibliothèque de l'Institut canadien. Il s'y initie vraisemblablement aux règles de la versification. Quand paraît son second poème, au début de l'année 1850, Crémazie semble avoir corrigé certaines maladresses de style.

La fibre patriotique de Crémazie s'anime davantage dans le poème «Colonisation⁴⁰». Certains des thèmes qui font vibrer la flamme nationaliste du peuple canadien s'y retrouvent avec plus d'insistance. Parmi ceux que privilégie le discours sur la littérature nationale, on retrouve l'histoire qui comprend tant d'événements propres à rappeler

³⁹*Ibid.*, p. 247.

⁴⁰ Odette, Condemine, *Octave Crémazie. Oeuvres I-Poésies*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1972, p. 263-270.

à la mémoire des Canadiens français un passé glorieux. «Colonisation» condamne l'exode des Canadiens français qui vont s'installer aux États-Unis, découragés par l'Acte d'union, le contingentement des professions libérales et l'insuffisance des terres arabes. C'est d'abord le caractère épique de la colossale entreprise de colonisation et la lutte d'un peuple pour survivre à l'assimilation qui inspirent Crémazie. Crémazie se fait la voix du peuple et appelle ses compatriotes à l'effort patriotique de la colonisation :

Réveillons-nous enfin, le devoir nous appelle.
Ranimons dans nos cœurs dont la force chancelle
Des combats d'autrefois le puissant souvenir.
Pour garder le dépôt de grandeur et de gloire
Légué par nos aïeux au jour de la victoire,
Fiers de notre passé, sauvons notre avenir⁴¹.

Crémazie rappelle aux Canadiens français qu'il faut poursuivre un combat qui fut, à une autre époque, auréolé de gloire. Dans «Colonisation», Crémazie vante les mérites et le courage des colons qui doivent fournir un effort surhumain pour défricher et ainsi assurer leur survie. D'autres thèmes chers à ceux qui feront la promotion de la littérature nationale sont présents avec peut-être moins d'insistance. Crémazie, en plus de se tourner vers le passé, en appelle à la fierté de ses compatriotes et les invite à travailler à l'élargissement de leur patrie. Mais plus que «Colonisation», c'est surtout le poème «Le Vieux Soldat canadien» provoque une intense émotion chez les Canadiens français.

⁴¹ *Ibid.*, p. 264.

Le souvenir d'un passé lourd d'épreuves et d'émotions est réanimé, le 13 juillet 1855, par la visite de la *Capricieuse*, navire de guerre français en mission officielle au Canada. La présence du bateau sur les bords du Saint-Laurent, premier navire français à remonter le fleuve depuis près de cent ans, soulève l'enthousiasme des Canadiens français. L'événement inspire à Crémazie ce poème de circonstance qui lui vaut des hommages tant en France qu'au Canada. Crémazie exprime ses sentiments pour la France et se fait ainsi le porte-parole du peuple qui salue avec joie le retour du drapeau français en terre canadienne. Il traduit l'émotion patriotique de ses compatriotes. Odette Condemine souligne que «[r]arement poète se trouva-t-il l'interprète de l'élan de tout un peuple comme le fut Octave Crémazie de l'enthousiasme provoqué par la venue de la *Capricieuse*». Du temps de Crémazie, on saluait déjà le poème comme marquant un événement important de l'histoire du Canada.

Avec «Le Vieux Soldat canadien», Crémazie persiste dans la veine patriotique en privilégiant le thème de la nostalgie d'un passé idéalisé. Il se sert de la figure du vieux soldat pour exprimer le désir des Canadiens d'entamer un nouveau combat dont ils sortiraient vainqueurs :

Voyez, sur les remparts, cette forme indécise
 Agitée et tremblante au souffle de la bise :
 C'est le vieux soldat Canadien à son poste rendu!
 Le canon de la France a réveillé cette ombre
 Qui vient, sortant soudain de sa demeure sombre,
 Saluer le drapeau si longtemps attendu⁴².

⁴² *Ibid.*, p. 285.

Crémazie sait à merveille traduire le fol espoir de ses compatriotes bercés, comme le soldat sur les remparts de Québec, par une «illusion touchante». Le talent de Crémazie est, entre autres, d'avoir su traduire le sentiment des Canadiens français qui, à la vue du navire militaire français, ont cru : «Que la France longtemps de nos rives absente, y ramène aujourd'hui ses guerriers triomphants [...]»⁴³. Crémazie y exprime d'entrée de jeu son culte de la gloire militaire française, présent dans bon nombre de ses pièces. Le thème patriotique prend tantôt la forme d'un amour profond et fidèle envers la France et le Canada, de la fierté de la race et du souvenir de sa gloire passée, tantôt celle du sombre spectre de la domination étrangère. Mis en musique, ce poème contribue à faire connaître et reconnaître Octave Crémazie.

Le poème intitulé «Drapeau de Carillon» vient appuyer, en 1858, l'appel au combat que lancent bon nombre de sociétés patriotiques de l'époque pour tenter de contrer la menace d'une division culturelle et politique au sein de la nation canadienne-française. Cette pièce de vers commémore un événement historique d'importance, soit la victoire de Montcalm en juillet 1758 devant le fort Carillon construit aux abords du lac Champlain :

Pensez-vous quelques fois à ces temps glorieux
Où seuls abandonnés par la France, leur mère,
Nos aïeux défendaient son nom victorieux
Et voyait fuir l'armée étrangère?
Regrettez-vous encor ces jours de Carillon,
Où, sur le drapeau blanc attachant la victoire,
Nos pères se couvraient d'un immortel renom,

⁴³ *Ibid.*, p. 263-270.

Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire⁴⁴?

Par ces vers, Crémazie attise la flamme nationaliste de ses compatriotes et les invite à commémorer avec lui un jour de gloire dont tous les Canadiens français peuvent être fiers. Ce poème occupe une place d'honneur, de 1881 à 1889, dans le programme des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste de Québec. Toutefois, c'est la chanson «O Carillon, je te revois encore⁴⁵» qui assure au poème une plus vaste diffusion. Un concert donné le 15 mai 1858 sert de tremplin à la chanson. Les journalistes ne se contentent plus de compliments polis en guise d'appréciation des strophes patriotiques de Crémazie, mais participent au succès du poème en publiant plusieurs comptes rendus élogieux sur la poésie de Crémazie ainsi que sur la musique de Charles Sabatier. En 1858, «Le Drapeau de Carillon» suscite une polémique qui va amplifier le succès du poème. Le Capitaine Kirk, agacé par la ferveur patriotique que suscite le texte chez les Canadiens français, réussit à faire rayer la chanson du programme des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste de Québec. Les journaux invitent alors les jeunes à se procurer la partition de la chanson. L'engouement pour le poème ne cesse de s'accroître et, dans l'euphorie du moment, on sacre Octave Crémazie premier poète national des Canadiens français.

Quelle définition donnait-on alors d'un poète national? Quelles sont les idées qu'un auteur devait introduire dans son œuvre pour être susceptible de bien représenter la littérature canadienne et servir

⁴⁴ *Ibid.*, p. 312.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 95-96.

la cause nationale? Le poète national, dans son acception la plus répandue, serait celui qui respecte les principes mis de l'avant dans le discours sur la littérature canadienne. Les littéraires faisant la promotion du projet de la littérature nationale ont établi une liste des priorités à observer pour que celle-ci ait un caractère distinct et original. En 1894, l'abbé Narcisse Degagné, qui publie, dans la *Revue canadienne*, une étude portant sur Octave Crémazie, établit une définition du représentant idéal de la littérature nationale :

Qu'est-ce qu'un poète national? Cela peut s'entendre de diverses façons. D'abord, à un point de vue général, tout homme qui chante convenablement, *pour ses compatriotes, les sujets nationaux*, mérite ce titre [...]. Et je crois que tout le monde y entend un auteur qui, par la perfection poétique de ses ouvrages, patriotiques ou autres, et plus encore par la façon dont il a su exprimer l'esprit, les sentiments, les traditions, les tendances, les convictions, la foi de sa nation, s'en est fait, en quelque sorte, l'image, et est devenu sa gloire et son orgueil, si bien que prononcer le nom de ce poète suffise pour évoquer le nom de la patrie et de ce qu'il y a de meilleur en elle⁴⁶.

Pour qu'un poète reçoive le titre de poète national, il doit donc consacrer son talent à chanter ce qui fait l'honneur de son pays.

Le mérite de Crémazie fut certainement d'avoir traduit en vers les sentiments nationalistes partagés par l'ensemble des Canadiens français. Plusieurs poètes et littéraires de l'époque saluent le talent de Crémazie en lui dédiant un poème. Casgrain, pour sa part, déclare que

⁴⁶ Narcisse Degagné, «Octave Crémazie. Étude littéraire», *Revue canadienne*, 1894, p. 485-486.

Crémazie est à l'origine du mouvement littéraire de 1860. Le barde national a su visiblement exploiter l'intérêt de ses compatriotes pour la poésie à caractère patriotique. En fait, l'unique commentaire négatif vient du poète lui-même qui trouve les Canadiens français trop prompts à s'enflammer pour ce qui a un goût de patriotisme :

Pour M. Thibault, comme pour beaucoup de mes compatriotes, le *Drapeau de Carillon* est un *magnifique poème historique*. Je crois vous l'avoir déjà dit : à mon avis, c'est une pauvre affaire, comme valeur littéraire... Faites rimer un certain nombre de fois *gloire* avec *victoire*, *aïeux* avec *glorieux*, *France* avec *espérance* ; entremêlez ces rimes de quelques mots sonores comme religion, notre *patrie*, notre *langue*, nos *lois*, le *sang de nos pères* ; faites chauffer le tout à la flamme du patriotisme, et servez chaud. Tout le monde dira que c'est magnifique⁴⁷.

Pour Crémazie, l'amour de la patrie s'exprime non seulement par la célébration des hauts faits de l'histoire, mais aussi dans la peinture de la nature canadienne. L'évocation de la nature fait partie de ce caractère original et distinct qu'on désire assurer à la littérature canadienne au même titre que la religion et l'histoire. Les poèmes «Le Canada» et «Mille-Iles» s'avèrent des exemples révélateurs du pouvoir évocateur de la nature canadienne et de ses paysages grandioses. Pour le barde, le fleuve conserve le souvenir nostalgique de la gloire que la France a semée sur ses rives. Crémazie considère le pays comme une terre bénie qui seule doit compter dans le cœur des Canadiens français :

⁴⁷ Odette, Condemine, *Octave Crémazie. Oeuvre complètes*, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1972, p. 101.

Heureux qui la connaît, plus heureux qui l'habite,
 Et, ne quittant jamais pour chercher d'autres cieux
 Les rives du grand fleuve où le bonheur l'invite,
 Sait vivre et sait mourir où dorment ses aïeux⁴⁸!

Il est à noter que les intentions de Crémazie, lorsqu'il décrit la nature canadienne, semblent correspondre à celles émises dans le discours programmatique de la littérature nationale. Crémazie peint une patrie «pleine d'harmonieuses voix⁴⁹» et dont la vue suffit à animer la ferveur patriotique. Les paysages des rives du Saint-Laurent sont une image évocatrice par leur beauté mais aussi parce qu'ils rappellent à la mémoire les lieux où les Canadiens ont conquis maints titres de gloire qui sont le gage de la conservation d'une histoire transmise par nos aïeux :

Bords, où les tombeaux de nos pères
 Nous racontent le temps ancien,
 Vous seuls possédez ces voix chères
 Qui font battre un cœur canadien⁵⁰!

L'œuvre d'Octave Crémazie occupe une place de choix dans la tradition axée sur le patriotisme et la religion. Le poète national est l'objet de multiples manifestations visant à faire connaître et reconnaître son œuvre auprès de ses pairs et du public. Ces pratiques de reconnaissance revêtent diverses formes : la reprise de différents poèmes dans les anthologies et les journaux, la réédition des œuvres complètes du poète, le poème-dédicace de même que l'étude de son

⁴⁸ *Ibid.*, p. 322.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 388.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 388.

oeuvre comptent parmi les plus importantes. La reconnaissance ainsi accordée à Crémazie contribue à orienter la littérature canadienne vers un idéal littéraire fondé sur le patriotisme et la religion. En sacrant Crémazie poète national tout en précisant que cette distinction lui est «remise» en regard de sa poésie patriotique, on encourage les autres poètes à se conformer au discours de la littérature nationale.

En effet, la reconnaissance d'Octave Crémazie comme poète national l'est dans une large mesure à cause de l'aspect patriotique de sa poésie. La grande diffusion de son oeuvre, les multiples reprises de ses poèmes dans différents journaux, même après l'exil du poète en France et ce, jusqu'à sa mort en 1879, peuvent certainement être attribuées au caractère nationaliste de la production du poète. C'est dans cette perspective que les poèmes «Le Drapeau de Carillon» et «Le Vieux soldat canadien», tous deux mis en musique, ont contribué à assurer la réputation du poète. Plusieurs fois publié dans le journaux de 1855, «Le vieux soldat canadien» est mis en musique par Antonin Dessanne et permet à Crémazie de bénéficier de la reconnaissance du public. «Le drapeau de Carillon» reçoit le même honneur. Il paraît deux fois dans les journaux l'année dès sa sortie en 1858 et est mis en musique par Charles-Waugh Sabatier. La chanson, parue sous le titre de «O Carillon, je te revois encore», vole sur toutes les lèvres et assure à Crémazie un succès populaire. Le poème devient une référence en matière de poésie patriotique et, par conséquent, il contribue grandement à consacrer la réputation de Crémazie.

Le contenu de diverses anthologies parues au XIXe siècle montre bien l'importance qu'ont pris les poèmes patriotiques de Crémazie

dans la tradition littéraire québécoise. La parution, en 1864, de l'anthologie *La littérature canadienne, de 1850 à 1860* préparée par Antoine Gérin-Lajoie et Henri-Raymond Casgrain en est un exemple⁵¹. Une grande partie de l'ouvrage est réservé à Octave Crémazie, soit 122 des 388 pages que compte le second volume. Des pièces de Crémazie paraissent aussi, en 1869, dans l'anthologie *Les Fleurs de la poésie canadienne*⁵², préparée par l'abbé Antonin Nantel. Le sous-titre de l'anthologie «Religion et patrie», résume bien l'orientation qu'il désire donner à l'ouvrage et explique, en partie du moins, la place accordée à la poésie crémazienne. Nantel souhaite que les poètes présentés, dignes représentants de la littérature canadienne, soient imités par leurs compatriotes. Si chaque poète voit trois ou quatre de ses poèmes publiés dans l'anthologie, le nombre de ceux de Crémazie passe à huit. Louis-Hippolyte Taché fait paraître, en 1881, une anthologie intitulée *La poésie française au Canada*, dans laquelle Crémazie figure en bonne place, avec vingt-sept poèmes contre huit pour Fréchette, second poète national⁵³. Benjamin Sulte, qui signe l'introduction, écrit qu'il faut voir Crémazie «[...] comme le premier de nos poètes⁵⁴».

L'un des moments forts de ces multiples publications est sans aucun doute la parution, en 1884, des *Œuvres complètes* d'Octave Crémazie, précédée d'une introduction d'Henri-Raymond Casgrain. La

⁵¹ Manon Brunet, «La constitution d'une tradition littéraire québécoise par l'institution littéraire en formation au XIXe siècle», p. 31, dans Pierre Lanthier et Guildo Rousseau, *La culture inventée*, 1992, p.31.

⁵² Antonin Nantel, *Les fleurs de la poésie canadienne*, Montréal, C.-O. Beauchemin & Valois, 1869, 134 p.

⁵³ Louis-Joseph-Charles-Hippolyte Taché, *La poésie française au Canada*, Presses du Courrier de Saint-Hyacinthe, 1881, 288 p.

⁵⁴ *Ibid.*

poésie patriotique occupe au moment de cette publication une place enviable au pays. C'est pourquoi l'Institut canadien de Québec prend l'initiative d'un hommage à Crémazie en parrainant la parution des *Œuvres complètes*. En fait, la publication contribue tout autant à la reconnaissance d'Octave Crémazie comme poète national qu'à la valorisation de la poésie patriotique. Si la reprise des poèmes de Crémazie témoigne de sa grande renommée, les poèmes-dédicaces publiés en hommage au barde ne sont pas moins révélateurs d'une influence certaine exercée par le barde québécois sur les autres poètes.

Les nombreux poèmes-dédicaces dédiés à Crémazie, publiés du vivant du poète ou après sa mort, sont de nature à démontrer que Crémazie jouit de la reconnaissance générale auprès des acteurs qui gravitent au sein du champ littéraire. En 1861, les membres des *Soirées canadiennes* choisissent d'ouvrir leur première livraison sur un poème de Louis Fréchette intitulé «La poésie» et dédié à Octave Crémazie. Cette marque de reconnaissance a d'autant plus d'importance que Fréchette sera considéré plus tard comme le digne successeur de Crémazie. Les poèmes entièrement dédiés à Crémazie abondent, notamment l'année de la mort du poète, en 1879. Pensons à Adolphe Poisson qui présente son «Ode à Crémazie», au poème de Jean-Baptiste Caouette «Le rossignol du Canada : O. Crémazie», ou encore à celui de William Chapman intitulé «Le retour de Crémazie». La grande majorité des littéraires de l'époque semblent y être allés d'un poème sur Crémazie à un moment où à un autre de leur carrière littéraire. L'érection du monument Crémazie, le 24 juin 1906, est

l'occasion pour les poètes dont Louis Fréchette, Charles Gill, Adolphe Poisson de lui rendre hommage une fois de plus. Même Benjamin Sulte, qui s'en était pris à Crémazie en 1902, a fait paraître, une vingtaine d'années auparavant, dans *Chants nouveaux* un poème en l'honneur du poète national. Nous y reviendrons plus loin. La présence de ces poèmes-dédicaces constitue un indice indéniable de la popularité de l'oeuvre crémazienne mais aussi de la reconnaissance accordée au poète. En outre, l'insistance de plusieurs animateurs du champ littéraire québécois à associer Crémazie à leurs activités est révélatrice.

La participation de Crémazie à divers événements semble être souhaitée par les organisateurs. C'est là une autre forme de reconnaissance accordée au poète. On souhaite, par exemple, qu'il participe aux concours de poésie de l'Université Laval. Les concours de l'Université Laval, qui voient le jour en 1867, se veulent un moyen de promouvoir une littérature dite nationale. On semble d'avis que la présence du premier poète national donnerait la crédibilité nécessaire aux concours pour inciter les autres poètes à s'inscrire en grand nombre. Crémazie, invité à participer à l'un de ces concours dont le sujet est «Les martyrs de la foi en Canada», annonce le 15 décembre 1867 son intention de ne pas se joindre aux autres concurrents : il préfère se tenir loin de ce genre de concours qui «[...] vous imposent un sujet qu'il faut livrer à heure fixe comme une paire de pantalons⁵⁵». Il n'en reste pas moins que si on veut s'associer à

⁵⁵ Hélène Marcotte «Les concours de poésie de l'Université Laval», dans *Questions d'histoire littéraire. Mélanges offerts à Maurice Lemire*, sous la direction d'Aurélien Boivin, Gilles Dorion et Kenneth Landry, Québec, Nuit blanche éditeur, 1996, p. 64.

Crémazie, c'est parce qu'il est la voix de tout un peuple et surtout parce qu'il incarne la poésie patriotique et religieuse.

Lorsque paraissent des études portant sur l'œuvre d'un auteur, il est clair que ce dernier a acquis une notoriété suffisante pour que l'on croit justifié d'attirer l'attention du lecteur sur son œuvre. Par exemple, Norbert Thibault, critique pour le compte du *Courrier du Canada*, fait paraître, du 18 mai au 22 juin 1866, une étude sur Octave Crémazie. Thibault célèbre la poésie patriotique de Crémazie mais s'élève contre la «Promenade de trois morts». Dans sa série d'articles qu'il intitule «Crémazie : prince des poètes», le critique s'attarde à démontrer la valeur patriotique de l'œuvre du barde national qui a su chanter avec tout le lyrisme nécessaire l'histoire canadienne et les faits glorieux qui la jalonnent :

À tous les titres, il nous semble qu'il a droit à cette distinction [prince des poètes]. Au lieu d'exercer sa muse sur des thèmes vulgaires, il a demandé à l'histoire de sa patrie, aux luttes de nos ancêtres, à la nature encore vierge du Canada, aux souvenirs de la vieille France, aux grands événements contemporains, des sujets nouveaux et de vivantes interprétations. On peut dire qu'il a été l'interprète de son pays auprès des autres peuples; ses œuvres sont comme le résumé des croyances, des mœurs, des traditions, des idées et des sentiments de sa patrie. C'est par là, surtout, qu'il s'est montré poète vraiment supérieur et profondément national^{5 6}.

Le critique du *Courrier du Canada* insiste sur le fait que Crémazie doit sa reconnaissance populaire au «Vieux soldat Canadien». Il ajoute que

^{5 6} Norbert Thibault, «Crémazie : prince des poète», *Courrier du Canada*, 18 mai 1866, p. 2-3.

le poète, avec «La promenade de trois morts», a oublié sa mission et le «but suprême» de sa mission qui est : « [...] Dieu, l'homme, la nature, la religion, la patrie, l'enthousiasme, tous les sentiments nobles [...]»⁵⁷. En fait, la publication de cette oeuvre, qui restera inachevée, procure à Crémazie une image de poète maudit qui parachève la consécration du mythe crémazien.

⁵⁷ Norbert Thibault, «Crémazie : prince des poètes», *Courrier du Canada*, 22 juin 1866, p. 3.

CHAPITRE II

DE «VIVE LA FRANCE» ET DE LA MODERNITÉ

Le départ en exil d'Octave Crémazie, en 1862, prive la littérature canadienne-française de son poète national. Le désir d'assurer la poursuite du projet d'une littérature nationale reste toujours d'actualité et c'est à Louis Fréchette, entre autres, qu'échoit alors la tâche de reprendre le flambeau laissé par son prédécesseur. L'aventure commence pour Fréchette avec la publication, en 1863, du recueil *Mes Loisirs* dans lequel il affirme d'ailleurs son allégeance à Octave Crémazie. D'autres écrivains, à la suite de Louis Fréchette, emboîteront le pas et viendront se joindre, dans les années qui suivent, au groupe de poètes exploitant la veine patriotique. Les William Chapman, Adolphe-Basile Routhier ou encore Jean-Baptiste Caouette, fervents admirateurs de Crémazie, font ainsi partie des

«Vive la France»¹, tenants d'une littérature nationale originale et distincte, contre qui Benjamin Sulte fulmine, en 1902, dans son article «Mahomet». Une autre poésie vient cependant concurrencer la littérature patriotique. Avec les *Premières poésies* d'Eudore Évanturel, en 1878, apparaît une certaine modernité littéraire. Trop isolée peut-être, elle s'estompe pour revenir, plus forte, sous la plume des jeunes auteurs de la bohème montréalaise inspirée par Édouard-Zotique Massicotte. À la fin des années 1880, ces jeunes auteurs, dont certains furent à l'origine de l'École littéraire de Montréal, se laissent séduire par les modèles parnassiens, décadents et symbolistes tels Paul Verlaine ou même Charles Baudelaire. Ce sont donc ces deux tendances de la poésie canadienne-française, l'une adoptant la voie tracée par Crémazie, l'autre s'inscrivant dans la modernité, que nous voudrions explorer dans les pages qui suivent afin de mieux circonscrire l'horizon d'attente des lecteurs, en 1902, au moment où paraît «Mahomet».

¹ Expression utilisée par Benjamin Sulte dans le texte «Mahomet». Voir chapitre III.

La poésie patriotique toujours à l'honneur

La poésie patriotique et religieuse demeure le mode d'expression privilégié des auteurs canadiens-français jusqu'à la fin du XIXe siècle. En outre, malgré le fait que des poètes français tels que François Coppée et Sully Prudhomme, reçus à l'Académie, jouissent d'une réputation honorable et représentent des figures acceptables de la modernité au yeux de la critique, la littérature de l'époque ne semble pas se départir pour autant de ses attaches avec le romantisme. La critique accorde sa préférence à la poésie patriotique, aux accents classiques et romantiques, plutôt qu'à la poésie influencée par les courants parnassien, symboliste ou décadent qui attirent bon nombre de jeunes poètes canadiens-français. Les idéaux patriotiques souhaités pour une littérature canadienne fondée sur le passé et la religion ne sont donc pas morts avec le départ en exil du premier poète national, Octave Crémazie. À partir des années 1860, tout semble concourir à faire du patriotisme littéraire contenu dans le projet de la littérature nationale une pratique résolument vivante. Ainsi, les concours de poésie de l'Université Laval, lancés à la fin des années 1860, même s'ils sont sporadiques, ne tentent pas moins d'assurer une orientation patriotique à la production littéraire. Les propos de l'abbé Antonin Nantel dans «Les concours de poésie de l'Université Laval», en 1867, vont en ce sens:

Il nous faut aussi une littérature propre, qui soit l'expression de nos idées et de nos mœurs, et qui puisse à son tour réagir sur elles. Aujourd'hui que tout le monde sait lire et veut lire, on voit de suite quelle peut être la force d'une telle littérature, pour défendre le peuple canadien contre l'influence des

idées nouvelles, et pour lui conserver son caractère primitif de simplicité et de grandeur².

Les sujets de ces concours sont imposés aux concurrents dans le but à peine voilé de perpétuer une tradition littéraire axée sur la religion et l'amour de la patrie. Mentionnons, à titre d'exemples, «La découverte du Canada» (1867), «Les martyrs de la foi en Canada» (1868), «Un hymne pour la fête nationale des Canadiens français» (1869), «Le concile oecuménique et le monde» (1871) et «Monseigneur de Laval» (1878).

La publication d'ouvrages mettant à l'honneur l'histoire et la religion semble venir à son tour catalyser un peu plus la ferveur patriotique des auteurs. La parution, en 1869, des *Fleurs de la poésie canadienne* d'Antonin Nantel et, en 1881, de l'anthologie de Louis-Hyppolyte Taché : *La poésie française au Canada*, précédée d'une étude de Benjamin Sulte sur l'évolution de la poésie au Canada, est une tentative de plus pour établir une tradition littéraire. En témoigne la place prépondérante accordée aux poètes nationaux Octave Crémazie et Louis Fréchette. La publication des diverses éditions de *l'Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau et celle des *Oeuvres complètes* d'Octave Crémazie, en 1884, viennent appuyer la tentative de valorisation et de promotion de l'idéal soutenu par les tenants d'une littérature nationale. La parution de ces ouvrages encourage sans aucun doute la critique de l'époque à insister sur les mérites d'une telle littérature auprès des lecteurs canadiens.

² Hélène Marcotte, «Les concours de poésie de l'Université Laval», dans *Questions d'histoire littéraire. Mélanges offerts à Maurice Lemire*, sous la direction de Aurélien Boivin, Gilles Dorion et Kenneth Landry, Québec, Nuit blanche éditeur, 1996, p. 64.

Le succès, en 1880, du «Ô Canada» d'Adolphe-Basile Routhier, mis en musique par Calixa Lavallé à l'occasion des festivités entourant la fête nationale à Québec, est un autre exemple de manifestation publique du patriotisme littéraire. Routhier, membre de la section française de la Société royale du Canada aux côtés des Joseph Marmette, Benjamin Sulte et Louis Fréchette, choisit le passé et la religion comme principes directeurs de son chant patriotique. À l'instar de Crémazie, Routhier présente «[...] une vision épique de l'histoire³». Routhier définit la patrie comme la «terre de nos aïeux»⁴. Il reprend l'éloge du passé qui se traduit par l'alliance de l'épée et de la croix. Le recueil *Les Échos*, publié par Routhier en 1882 en témoigne.

Louis Fréchette est considéré comme le digne successeur de d'Octave Crémazie au titre de poète national. Bien déterminé à ne pas laisser s'éteindre la flamme patriotique de la poésie canadienne-française jusque-là principalement animée par Crémazie, Fréchette publie, en 1863, *Mes loisirs*, ouvrage dans lequel il souligne que son recueil, si imparfait soit-il!, constitue tout au moins, «[...] un pas de fait pour la littérature canadienne [...]»⁵. Fréchette affiche ses couleurs en dédiant le poème d'ouverture, «La poésie», à Octave Crémazie. Mais qui plus est, l'auteur de *Mes loisirs* y affirme son allégeance envers Crémazie en exprimant l'émotion profonde qu'a fait naître en lui la

³ Maurice Lemire et Denis St-Jacques dir., *La vie littéraire au Québec*, t. 4, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1999, p. 324-325.

⁴ Adolphe-Basile Routhier, *Les Échos*, Québec, P.-G. Delisle, 1882, p. 151.

⁵ Louis-Honoré Fréchette, *La voix d'un exilé*, Chicago, Imprimerie du journal l'Amérique, 1868, 26 p.

lecture des vers patriotiques du premier poète national et son désir de poursuivre la tradition littéraire dont Crémazie est le fondateur :

ô poète, j'aimais, aux jours de mon enfance,
 Enfant aux blonds cheveux, au coeur plein d'espérance,
 À lire tes récits ou navrants ou joyeux;
 Quand ton génie épris de notre jeune histoire,
 Par ses mâles accents, d'un frais bandeau de gloire
 Ceignait le front de nos aïeux!

Avec toi je pleurai sur le champ de bataille
 Où le vieux Canadien qu'épargna la mitraille
 Mourait enveloppé de son vieux drapeau blanc;
 Avec toi je rêvai sous le vert sycomore
 Où le farouche Sagamore
 Scalpait son ennemi sanglant!
 Avec toi j'admirai les bords sacrés du Gange,
 Et les riants pays où se cueille l'orange;
 Puis, quittant l'ancien monde et ses coupoles d'or,
 Je revins avec toi sur nos plages fertiles,
 Écouter ce que dit aux roses des Milles-Iles
 Le flot palpitant qui s'endort!

Je te suivis partout, des rives du Bosphore,
 Où ta muse chantait le drapeau tricolore,
 Jusqu'aux sables brûlants de l'île de Java;
 Puis je vis dans ta strophe harmonieuse et fière,
 Derrière le trône de Pierre,
 Briller le front de Jéhova!

Et je voulus aussi, cédant à mon délire,
 Animer sous mes doigts les cordes d'une lyre,
 Et, quoique faible encor, ma muse de vingt ans
 Peut te dire aujourd'hui de sa voix enfantine,
 Comme autrefois Reboul au divin Lamartine:

"Mes chants naquirent de tes chants!"⁶

⁶ *Ibid.*, p. 22.

Fréchette ne veut pas seulement indiquer ici qu'il ambitionne de prendre officiellement la relève du premier poète national, il veut aussi désigner, par l'expression «Mes chants naquirent de tes chants», une filiation entre sa vision de la poésie et celle d'Octave Crémazie axée sur le patriotisme et la foi. Fréchette, à l'instar de son prédécesseur, chante les splendeurs de la nature canadienne telles que le fleuve Saint-Laurent ou encore les immenses forêts, de même que les moeurs de ceux qui habitent le territoire, du téméraire coureur des bois aux religieux en passant par l'habitant dont la ténacité vient à bout d'un climat difficile. En outre, tous deux sont romantiques tant dans leur propension à magnifier les grands événements historiques, qu'ils transposent souvent sous la forme de récits épiques ou de poèmes de circonstance, que dans leur style.

Si Fréchette affirme dans *Mes loisirs* sa parenté d'esprit avec Octave Crémazie, c'est dans *La voix d'un exilé* qu'il exprime plus explicitement sa ferveur nationaliste⁷. La publication, en 1867, du long poème qu'il dédie aux libéraux de la province procure à Fréchette une célébrité tout aussi soudaine qu'importante. Fréchette s'en prend aux conservateurs, plus particulièrement à George-Étienne Cartier, alors ministre de la Milice, ainsi qu'au «Bill» de la confédération. L'auteur s'attaque aussi à Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, alors premier ministre de la province de Québec, qu'il accuse d'avoir renié la foi patriotique qui l'animait. Fréchette ajoutera deux autres parties à ce poème. L'une paraît en 1868 avec, en tête, «Le premier coup de foudre», écrit à la suite du meurtre de Thomas d'Arcy McGee, député,

⁷ Louis-Honoré Fréchette, *La voix d'un exilé*, Chicago, Imprimerie du journal l'Amérique, 1868, 26 p.

et la troisième partie, publiée en 1869, exalte le souvenir des Patriotes dont le rêve ne fut pas soutenu par le peuple. Aussi souhaite-t-il la venue d'un autre Patriote qui saura réveiller la ferveur nationaliste.

C'est la reconnaissance de l'Académie française qui assure la consécration de Louis Fréchette. En effet, le poète se voit attribuer un prix Montyon, en 1880, pour son recueil *Les fleurs boréales. Les oiseaux de neige*⁸. La reconnaissance dont jouit Fréchette au Canada atteint alors un point culminant, d'autant plus que deux de ses pièces de théâtre, jouées à l'Académie de musique de Montréal, *Papineau* et *Le Retour de l'exilé*, connaissent un bon succès auprès du public. Fréchette devient, comme avant lui Octave Crémazie, la voix de tout un peuple et se voit consacrer second poète national des Canadiens Français. On fait dès lors appel à lui dans les grandes occasions pour écrire, par exemple, des poèmes de circonstance lors d'événements importants comme la visite de Sarah Bernhardt, en 1880, ou celle d'Emma Albani, en 1883⁹. Fréchette reçoit aussi plusieurs hommages de ses pairs. Même la jeune génération de poètes ne sera pas insensible à sa renommée. Parmi eux, Édouard-Zotique Massicotte publie un poème en son honneur intitulé «Au maître Louis Fréchette¹⁰». Les jeunes de l'École littéraire de Montréal tenteront même de profiter de cette renommée en l'invitant à se joindre à eux comme président d'honneur au moment de la fondation de leur association, en 1895.

⁸ Louis Fréchette, *Les fleurs boréales. Les oiseaux de neige*, Paris, E. Rouveyre/ E. Terquem, 1881, 264 p.

⁹ Maurice Lemire, dir., *La vie littéraire au Québec*, Sainte-foy, Presses de l'Université Laval, 1992, p. 338.

¹⁰ *Ibid.*

C'est avec la publication, en 1887, de *La légende d'un peuple* que Fréchette fournit à la poésie patriotique un recueil complet dans la lignée du discours sur la littérature nationale. Peut-être est-ce sous l'impulsion de l'*Histoire du Canada* de Garneau, rééditée en 1880, et pour laquelle il a d'ailleurs composé le poème «Notre histoire», qui paraît en tête du premier tome, que Fréchette présente une épopée inspirée par les moments forts de l'histoire canadienne? L'ouvrage se divise en trois grandes périodes qui vont de la découverte du pays et de sa fondation aux combats des Canadiens français pour la survie de leur identité sous le régime anglais. Les critiques, tant de la France, où Fréchette a d'abord fait paraître *La légende d'un peuple* que du Canada, sont pour la plupart favorables au poète. Napoléon Legendre se réjouit parce que, selon lui : «Il y a longtemps que [notre] histoire si belle, si grande, si chevaleresque, attendait un barde qui la chantât dans un langage poétique digne d'elle. Ce poète est venu¹¹».

À l'instar de Louis Fréchette, William Chapman entend bien montrer qu'il peut être un digne continuateur de Crémazie. D'entrée de jeu, Chapman s'associe à Fréchette et Crémazie et les prend comme modèles. Dans son premier recueil, *Les Québécoises*¹², publié en 1876, Chapman écrit, à l'un et à l'autre, des poèmes dans lesquels il leur déclare son admiration. Chapman semble laisser entrevoir ses liens avec les deux poètes nationaux quant à leur intérêt commun pour les grands événements qui ont marqué l'histoire. Comme eux, il affectionne les sujets susceptibles d'attiser la fibre patriotique de ses lecteurs. William Chapman, comme son prédécesseur, Octave Crémazie,

¹¹ Napoléon Legendre, «Octave Crémazie» *Le Canada français*, 1888, p. 304.

¹² William Chapman, *Les Québécoises*, Québec, C. Darveau, 1876, 223 p.

s'intéresse à la bataille de Carillon de même qu'aux faits d'armes qui sont autant de titres de gloire pour les Canadiens français. Il accorde en outre une place appréciable aux thèmes religieux. Le respect de William Chapman pour la tradition littéraire se traduit aussi par des poèmes qui chantent la grandeur de la nature et la majesté du fleuve Saint-Laurent. Il semble donc observer d'assez près les préceptes du discours programmatique sur la littérature nationale, tendance qui ne se dément pas dans ses recueils ultérieurs, dont le recueil les *Feuilles d'Érable* publié en 1890.

Parmi les principaux «Vive la France», les promoteurs d'une littérature nationale, on doit souligner la présence d'un autre poète, Jean-Baptiste Caouette, qui publie, en 1892, un recueil aux accents patriotiques intitulé *Voix intimes*¹³. Caouette, qui prendra position contre Sulte en 1902, au moment de la polémique suscitée par la publication de «Mahomet», laisse pour l'heure à l'historien le soin de signer la préface de son recueil. Il va jusqu'à dédier à Sulte le poème «Renouveau». L'échange entre les deux auteurs est sans doute rendu possible par le fait que Sulte est reconnu à cette époque pour le patriotisme de ses vers. Caouette, lui aussi sensible à ce type de poésie, s'associe à Sulte, et, par le fait même, profite de la solide réputation de l'historien. Caouette se fait plus explicite quant à ses influences littéraires dans son poème «Octave Crémazie»¹⁴. Dès les premiers vers, il fait référence à une tradition littéraire à laquelle il associe le nom de Crémazie, bien sûr, mais aussi ceux à qui il a légué une partie de sa fortune littéraire c'est-à-dire Fréchette et Lemay qui ont pris aux yeux

¹³ Jean-Baptiste Caouette, *Voix intimes*, Québec, Imprimerie L.-J. Demers & frère, 1892, 310 p.

¹⁴ *Ibid.*, p. 17.

de Caouette la relève du premier poète national. Il souhaite qu'enfin les Canadiens français lui rendent un dernier hommage et dresse à sa mémoire «[...] un monument de gloire!¹⁵»

Benjamin Sulte, avec *Les Laurentiennes*, s'inscrit dans la veine patriotique¹⁶. Son recueil, publié en 1869, est d'abord salué, par les lecteurs de l'époque, pour la teneur patriotique qui s'en dégage. À un moment où la littérature nationale est à l'honneur, on peut s'attendre à ce que des titres tels que «Les canotiers du Saint-Laurent», «Au Saint-Laurent», «Les pionniers» et «Les colons» séduisent la critique :

Ces poésies sont loin d'être étrangères aux lecteurs de la Revue dont plus d'une a fait leurs délices. Car M. Sulte est avant tout un poète canadien. Son style s'imprègne de tout ce qui respire le sentiment national. S'il invoque sa muse pour peindre les lueurs de l'aurore ou les derniers reflets du jour à l'instar de bien des aligneurs d'alexandrins, il sait aussi faire vibrer les cordes de son harmonieuse lyre, pour chanter les gloires de la patrie, les hauts faits de nos pères et le noble héritage de vertus qu'ils nous ont léguées. Notre beau fleuve, nos sites enchanteurs, nos vieilles ruines historiques pleines de l'arôme du passé, tous les souvenirs chers à notre beau Canada savent encore faire tressaillir son âme de poète et lui inspirer des strophes pleines d'enthousiasme et d'élévation¹⁷.

Toutefois, Sulte s'attarde davantage aux moeurs quotidiennes des Canadiens plutôt qu'aux thèmes consacrés de la poésie nationale tels l'héroïsme des fondateurs du pays, la ferveur religieuse des missionnaires ou les exploits glorieux des aïeux. Il y a d'ailleurs une

¹⁵ *Ibid.*, p. 76.

¹⁶ Benjamin Sulte, *Les Laurentiennes*, Montréal, Eusèbe Sénécal, 1869, 208 p.

¹⁷ Anonyme, «Bibliographie», *Revue canadienne*, février 1870, p. 158-159.

certaine filiation entre l'intérêt de Sulte pour la poésie rustique, qui se plaît à poétiser la vie quotidienne et les petites gens, et celui qu'il ressent pour la «petite histoire» qu'il s'efforce, tout au long de sa carrière, d'exposer au grand jour dans ses ouvrages.

Le second des deux recueils de poésie publiés par Sulte au cours de sa carrière paraîtra en 1880, sous le titre *Chants nouveaux*¹⁸. D'aucuns disent de l'ouvrage qu'il poursuit dans la même veine que *Les Laurentiennes*. Sulte aborde, en effet, quelques thèmes à saveur patriotique. On y trouve des titres tels que «Souvenirs de Chateauguay», «Le vingt-quatre juin 1880», «Les Fondateurs», «Rallions-nous» et «Crémazie». Le recueil de Sulte est considéré à l'époque de sa publication comme un «[...] hommage à la patrie et un hommage à la religion¹⁹». Benjamin Sulte, quant à lui, est vu comme un auteur qui a «[...] voulu suivre la route fleurie tracée, par ses remarquables devanciers, Louis Fréchette et Pamphile Lemay²⁰». La production poétique de Sulte le relie donc vraisemblablement à la tradition littéraire fondée par Octave Crémazie. La parution, dans les *Chants nouveaux*, du poème «Crémazie» montre bien l'allégeance de Sulte à la cause nationale. Sulte y salue l'instigateur d'une poésie essentiellement nationale qui a su éveiller chez ses successeurs la fibre patriotique :

Rendons hommages à Crémazie,
Le poète inspiré du vieux nom canadien!
En créant notre poésie
Il savait y mêler l'art de l'historien.

¹⁸ Benjamin Sulte, *Chants nouveaux*, Ottawa, Imprimerie du journal le Canada, 1880, 68 p.

¹⁹ Adolphe-Basile Routhier, «Causerie. Les laurentiennes», *La Revue canadienne*, 1870, p. 234. (229-234).

²⁰ Joseph Tassé, «Bibliographie», *Revue canadienne*, février 1870, p. 158-159.

Nous descendons de noble race :
 Nos exploits ont brillé sur tout ce continent.
 Et pour en conserver la trace
 Le barde de Québec la marqua de ses chants.

Crémazie a dissipé l'ombre.
 Il avait pris à coeur ce passé glorieux,
 Et ses vers, bien qu'en petit nombre,
 Nous pénètrent l'esprit comme un trait lumineux.

Et, nous, les enfants que sa muse
 Réveilla pour parler de l'amour du pays,
 Empêchons que jamais ne s'use
 Le nom qu'il illustra par ses nobles écrits.²¹

Ce poème hantera Sulte au moment de la polémique entourant «Mahomet». On comprendra mal alors comment celui qui désirait rendre hommage à Octave Crémazie, en 1880, s'en prend à lui une vingtaine d'années plus tard.

L'exil de Crémazie, en 1862, loin de mettre un terme à la tradition patriotique de la poésie canadienne-française, est plutôt l'occasion pour les poètes de réaffirmer leur foi en une littérature nationale originale et distincte. L'héritage laissé par Crémazie à ses successeurs trouve toujours écho. Les Louis Fréchette, William Chapman et Jean-Baptiste Caouette, principaux continuateurs de l'oeuvre crémazienne, s'inscrivent clairement dans la voie d'une poésie patriotique axée sur le pays, l'histoire, la nature canadienne et la religion. Louis Fréchette incarne davantage cette veine et devient à son tour poète national. Les «Vive la France», dont parle Benjamin Sulte, s'efforcent donc de perdurer une littérature patriotique qui,

²¹ Benjamin Sulte, *Chants nouveaux*, Ottawa, Imprimerie de journal Le Canada, 1880, p.

dans une certaine mesure, limite les élans de nouveauté qui se font sentir.

Des sources d'inspiration à contre-courant de la tradition

Déjà, dans les années 1860, une poésie intime se fait entendre bien qu'elle soit, jusqu'à un certain point, à contre-courant du discours institutionnel. Après les années 1860, elle se prolonge grâce à ses trois initiateurs, qui suivent dans cette veine : Louis Fréchette, Pamphile Lemay et Alfred Garneau. Ils adoptent par moments une thématique plus intimiste que nationale mais, si la voix qu'ils font entendre semble nouvelle de par ses sources d'inspiration, il n'y a pas de coupure sensible comme c'est le cas dans les *Premières Poésies* d'Eudore Évanturel.

Les idées nouvelles émises par Évanturel dans *Premières poésies*, en 1878, semblent trop avant-gardistes pour l'époque. Le poète délaisse les thèmes du pays, de l'histoire et de la religion pour ceux, plus intimistes, de la mort, de l'amour et de la solitude. Il s'affranchit des modèles littéraires adoptés par ses prédécesseurs et leur préfère Alfred de Musset, Théophile Gautier et François Coppée. On comprend alors la virulence des attaques lancées contre Évanturel par les critiques ultramontains pour qui «l'art qui reste sans profit pour l'âme doit être sévèrement condamné²²». Évanturel ne s'écarte pas seulement de la thématique imposée par le discours sur la

²² Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, V. IV, 1978, p. 608.

littérature nationale, il rompt en même temps avec les règles de versification en vogue à l'époque. Ainsi l'auteur des *Premières poésies* délaisse les alexandrins chers aux classiques pour des rythmes courts, saccadés. Sans doute son côté impressionniste agace-t-il aussi. Évanturel cherche parfois à saisir dans ses vers une sensation ou une impression : «Des fauteuils à la pompadour,° Et, cà et là, sur les corniches, ° Des bronzes dans un demi-jour²³».

La réception du premier recueil d'Eudore Évanturel montre la prédominance d'une critique non seulement traditionnelle mais partisane. Eudore Évanturel est le fils de François Évanturel, propriétaire et rédacteur du journal *Le Canadien*, un ardent adversaire des conservateurs. Que la préface soit rédigée par Joseph Marmette, un libéral reconnu, n'arrange sans doute rien. Éphrem Chouinard, critique conservateur au *Courrier du Canada*, lui reproche d'ailleurs l'ignorance et le mauvais goût dont il a fait preuve en appuyant ce «cerveau en délire»²⁴. Pourtant, Marmette reste prudent et invite Évanturel à consacrer son talent à la littérature dite patriotique et à ses thèmes de prédilections²⁵ :

Petit fils du soldat de Napoléon, chanté par Crémazie, M. Évanturel a dû sentir passer autrefois sur son front d'enfant le souffle inspiré de notre barde canadien. Qu'il se rappelle cette voix frémissante et passionnée chantant les gloires de la Nouvelle-France! Saisi d'une noble émulation, que le jeune poète accorde aussi sa lyre à l'unisson de la harpe de l'auteur du drapeau de Carillon, et qu'il

²³ Eudore Évanturel, *Premières poésies*, Montréal, Leméac, 1979, p. 39.

²⁴ *Ibid.*, p. XX.

²⁵ Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, tome I, Montréal, Fides, 1978, p. 608.

entonne la méloppée des combats de nos aïeux!
Avec le talent qu'il annonce déjà, il trouvera des
notes nouvelles et vibrantes pour célébrer ces faits
d'armes héroïques, et sa voix, s'élevant avec ce
thème sublime, modulera de ces chants
enthousiastes qui passionnent tout un peuple.²⁶

La participation de Joseph Marmette, qui est en «perpétuelle querelle» avec les «critiques moralisateurs ultramontains»²⁷, ne suffit toutefois pas à expliquer l'accueil brutal réservé aux *Premières poésies*. L'appartenance politique d'Évanturel qui, très tôt, fréquente les amis libéraux de son père, ne constitue pas non plus une raison suffisante. Certainement, ces deux facteurs réunis n'ont aidé en rien Eudore Évanturel mais la condamnation des *Premières poésies*, même si elle peut être dictée par des influences partisans, n'en reste pas moins dépendante des critères littéraires.

Dès sa sortie dans les librairies de Québec, au printemps 1878, la présentation matérielle du recueil surprend et paraît suspecte. Évanturel et son éditeur, Augustin Côté, ont présenté un recueil qui démontre un réel souci pour l'esthétique. Évanturel choisit de faire précéder chacun de ses poèmes d'une page blanche, une gravure ornant le début de chacune des parties du recueil. Il marque les lecteurs habitués à des présentations matérielles plus discrètes. toutefois, l'hostilité des critiques à l'égard d'Évanturel est davantage due à son style très personnel, le souci esthétique du recueil se traduisant dans le contenu.

²⁶ Guy Champagne, *L'oeuvre poétique d'Eudore Évanturel*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1992, p. 12.

²⁷ Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, V. IV, 1978, p. 211.

La réception de l'oeuvre d'Évanturel montre bien l'âpreté de la lutte entre tradition et modernité, entre les tenants de la poésie patriotique et ceux en faveur d'une littérature qui s'ouvre à d'autres horizons. Des critiques conservateurs ultramontains, comme Éphrem Chouinard et Jules-Paul Tardivel, fidèles à la tradition, prônent la prédominance des thèmes historiques sur le lyrisme personnel. Les critiques avaient déjà pourtant pu lire des poèmes écrits dans la même veine par Louis Fréchette, Pamphile Le May et Alfred Garneau. Pourtant, il semble que Évanturel ne bénéficie pas de la même légitimité puisque sa poésie est rejetée en bloc par la critique encore frileuse et inquiète devant les oeuvres qui s'écartent du cadre établi par le discours programmatique de la littérature nationale.

Ainsi Jules-Paul Tardivel accuse le préfacier, Joseph Marmette, d'indécence. Il met en doute sa moralité pour avoir donné son assentiment à une oeuvre qui offense, dit-il, les «bonnes moeurs». Les reproches réservés au recueil d'Évanturel s'étendent au genre même de la poésie intime. On semble reprocher au poète de ne pas s'être soucié du contenu. Certainnement, Évanturel privilégie pour sa part, la forme et l'expression personnelle. L'ampleur de l'affaire pousse les amis d'Évanturel à lui demander, à l'instar du préfacier lui-même, de chanter le passé glorieux de nos aïeux, et on l'invite à se consacrer aux thèmes nationaux de la religion et de l'amour de la patrie. Ne se pliant au discours ni des uns, ni aux souhaits des autres, Évanturel répond à ses détracteurs en se taisant à jamais.

Si la modernité vient éclairer, avec Évanturel, la littérature canadienne pendant un bref moment à la fin des années 1870, il faut attendre la fin des années 1880 pour voir apparaître de nouveaux modèles d'inspiration –parnassiens, symbolistes et décadents– et pour que le souci de la forme de même que le travail sur les vers s'imposent auprès des auteurs. Cela ne revient pas à dire que la poésie patriotique est reléguée au second plan mais qu'on peut observer une certaine ouverture vers d'autres thématiques et d'autres accents. Édouard-Zotique Massicotte, principal animateur de la bohème montréalaise ou, comme les nomme Arthur Buies, des «jeunes barbares²⁸» et des «jeunes Visigoth²⁹», et principal représentant des esthétiques nouvelles avant 1895, provoque un enthousiasme certain et bouleverse les valeurs esthétiques établies.

Par ses encouragements aux jeunes poètes, ses divers enseignements et, surtout par sa production, Massicotte rend accessible à la jeune génération une nouvelle façon de penser la poésie. Il participe activement à bon nombre de mouvements, cercles ou revues littéraires. Ses conférences et ses études publiées dans divers journaux au cours des années 1890 contribuent faire découvrir de nouvelles esthétiques sur lesquelles peut s'articuler la modernité. Massicotte réalise d'abord un travail didactique en faisant connaître des auteurs modernes et il établit, du même coup, les modèles des nouvelles idées littéraires. Les poètes connaissant mieux l'oeuvre des Théodore de Banville, Paul Verlaine ou encore Charles Baudelaire, etc. peuvent plus aisément en expérimenter les possibilités.

²⁸ Laurent Mailhot, *Arthur Buies*, Montréal, Éditions Hurtubise et Leméac éditeur, 1994, p. 281.

²⁹ *Ibid.*, p. 282.

Édouard-Zotique Massicotte est l'un des premiers poètes à manifester ouvertement son attachement à la poésie décadente. Sa position tranche avec l'habituelle timidité des jeunes auteurs qui montrent pourtant leur désir de rompre avec la tradition par l'introduction, dans leur poésie, d'une série d'innovations tant dans la forme que dans la thématique. Massicotte milite en faveur des nouvelles esthétiques parnassienne, décadente et symboliste. Lors d'une réunion de l'École littéraire de Montréal, en 1897, il présentera même une étude sur Verlaine. Plus largement, Massicotte s'oppose publiquement à une critique trop conservatrice qui refuse les nouveautés littéraires.

Massicotte se définit comme un poète «réaliste, décadent, habité par la passion de la phrase sonore et ciselée³⁰». Jean Charbonneau, dans sa présentation de Massicotte dans *L'École littéraire de Montréal*³¹, écrit que ce que Massicotte «[...] retint surtout dans cette poésie nouvelle, ce fut l'expression harmonieuse, l'accompagnement musical uniquement et exclusivement propre à chaque vibration intime de l'être qui s'en dégage³²». Avec Massicotte, ce ne sont pas les idéaux nationaux ou les gloires du passé qui prédominent mais une poésie qui exprime les vibrations et sentiments intérieurs du poète. Ce choix explique sans doute sa prédilection par des rythmes considérés par la critique de l'époque comme étranges. Il varie la forme des poèmes qu'il compose et prend ses distances vis-à-vis les alexandrins

³⁰ Jean Charbonneau, *L'École littéraire de Montréal*, A. Lévesque, 1935, p. 155.

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*

privilégiés par les poètes classiques. Sa recherche de formes rares trouve ainsi son origine dans les esthétiques décadente, symboliste et parnassienne dans lesquelles il puise l'inspiration nécessaire pour insuffler à ses vers un esprit d'avant-garde.

On s'en doute, la critique demeure mitigée face à l'oeuvre de Massicotte qui surprend par ses formes nouvelles et par ses innovations esthétiques. Les poètes parnassiens, décadents et symbolistes étant aux yeux de la critique conservatrice de moralité suspecte, il n'est pas étonnant que le poète choque certains de ses contemporains en heurtant tour à tour leurs croyances religieuses et morales. C'est le cas du poème «Valse», où Massicotte aborde le thème de l'enivrement des sens. Le poème «Désespérance. Devant un Christ en bronze» dérange à son tour :

Mon âme est triste et je pleure
Quand j'entrevois l'avenir
Qui de loin a marqué l'heure
Celle, hélas! du souvenir...
Je mourrai dans le silence,
Et sur mon funèbre lit,
Je n'aurai pas l'espérance
D'échapper au morne oubli !

Alors pourquoi Divin maître
Avoir mis l'ambition
Dans mon coeur, dans tout mon être ;
Veux-tu ma damnation ?

Ou veux-tu le sacrifice
Grand, de l'orgueil de penser ?
Demandes-tu le supplice
Douloureux de s'abaisser ?

Et, de ne pas laisser trace
De son passage ici-bas ;
D'être un atome de race
Mais par soi, n'exister pas ?

De fuir tout : plaisir et joie
Femme, ivresse et volupté,
Pour devenir l'humble proie
De l'affreuse austérité ?...

Non, non, non, Dieu créateur,
Tu ne demandes pas tant
Dis... Dis... à ton serviteur :
Les hommes te font méchant ?...

Christ ! ta lèvre ne prononce
- Lèvre froide de métal -
Pas un mot, pas de réponses...
Christ! ton silence est fatal³³.

Thomas Chapais reproche à l'auteur son immoralité et l'audace du langage qu'il emploie en parlant du «divin Crucifié³⁴». Chapais s'en prend aussi à la versification, en soulignant l'utilisation que fait Massicotte de l'enjambement, ainsi qu'au choix de ses épithètes. Massicotte se voit en fait reprocher de s'écarter des règles classiques en poésie d'autant plus qu'il éprouve une fascination pour les jeux de mots et les néologismes. L'oeuvre de Massicotte ne fait donc pas l'unanimité.

Il n'y a pas seulement Massicotte qui dérange les tenants de la tradition mais aussi tous ceux qu'il entraîne à sa suite. Arthur Buies est un de ceux qui engagent une lutte acharnée contre les influences

³³ Édouard-Zotique Massicotte, «Désespérance. Devant un Christ en bronze», *Le Monde illustré*, 11 juillet 1891, p. 164.

³⁴ Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires*, Montréal, Fides, 1978, p. 593-594.

de l'esthétique décadente. Buies croit utile de prévenir la jeune génération de ses torts et d'indiquer les balises de la route à suivre. Il s'élève contre les «jeunes barbares» qui menacent par leur innovations esthétiques la tradition littéraire établie:

Vous avez du temps devant vous, jeunes Visigoth!
Eh bien! profitez-en pour ne pas écrire, ou du moins pour apprendre à écrire. Vous ne savez pas tout ce qui vous manque et tout ce vous avez à apprendre. Quand bien même vous n'apprendriez qu'à douter suffisamment de vous-mêmes pour ne pas tomber dans les plus abominables excès, ce serait déjà quelque chose. Mais tels que vous êtes, avec vos prétentions monstrueuses, édifiées sur des grains de sable, vous ne pouvez commettre que des horreurs. Fussiez-vous d'incomparables génies, il vous manque encore l'étude, les connaissances, la pratique assidue, les leçons et la direction.

[...]

Étudiez non pas les «décadents», comme vous en avez l'habitude —les décadents sont des aliénés qui stationnent aux portes du sanctuaire et qui déroutent les néophytes—, mais étudiez les maîtres³⁵.

Lorsque Buies écrit qu'il faut étudier les maîtres, on sent qu'il fait vraisemblablement référence aux auteurs classiques et non à un Verlaine ou à un Baudelaire. Les nombreuses critiques ne parviennent pourtant pas à étouffer l'enthousiasme des jeunes. Loin d'être complètement isolés, ils se regroupent autour de périodiques et de cénacles littéraires.

³⁵ Laurent Mailhot, *op. cit.*, p. 282-283.

La présence de groupes tels La Pléiade, le Groupe des Six éponges ou encore le Club Sans Souci annonce la formation, en 1895, de L'École littéraire de Montréal et donne aux jeunes auteurs l'occasion de faire valoir une poésie qui rompt avec la tradition des Crémazie, des Fréchette et des Chapman. L'objectif de la nouvelle école est de renouveler la langue et la littérature françaises au Canada. Les membres de l'École littéraire de Montréal comptent y arriver en exploitant les possibilités permises par les nouvelles esthétiques parnassienne, décadente et symboliste. L'École jouit d'une grande vitalité à ses débuts et la production des membres de l'école constitue un apport important à la littérature canadienne-française. Plusieurs membres de l'école expriment dans leurs poèmes des idées issues de ces nouvelles esthétiques littéraires. L'École n'est toutefois pas complètement détachée des influences du romantisme et ses membres demandent à Louis Fréchette de cautionner leur démarche. La première séance publique de l'école, en novembre 1895, est le moment d'une rencontre entre anciens et modernes. D'un côté Louis Fréchette, poète national et figure imposante de l'École de Québec, et de l'autre des auteurs tels Édouard-Zotique Massicotte, dont les oeuvres s'inspirent d'une poésie plus moderne.

L'École littéraire de Montréal a permis l'éclosion d'une foule de poètes dont Arthur De Bussièrès et, surtout, Émile Nelligan, avec qui la modernité s'ancre définitivement dans la littérature canadienne-française. De Bussièrès et Nelligan vont, comme d'autres, s'affranchir du projet littéraire national. Arthur De Bussièrès, poète et ami de Nelligan, s'inscrit comme membre de l'École en 1896 et fait entrer au

sein de l'École littéraire de Montréal, l'année suivante, l'auteur de la «Romance du vin». Les premiers poèmes de Bussièrès datent d'ailleurs de cette époque. L'exotisme de ses vers s'avère très loin des visées patriotiques des Crémazie, Fréchette et Chapman. Les modèles ne sont plus les mêmes et les influences de Bussièrès viennent vraisemblablement de la lecture des Leconte de Lisle, Charles Baudelaire, Sully Prudhomme et surtout Jose-Maria Hérédia. Bussièrès partage avec eux les paysages exotiques, l'amour voluptueux, la mort cruelle et une prise de conscience de la fuite du temps. Le contenu patriotique est donc évacué au profit d'une ouverture sur le monde qui donne sur une vision de paysages lointains fort éloignée de la nature canadienne.

Bien que plusieurs jeunes écrivains aient contribué au renouvellement de la littérature canadienne-française et ce, avant 1895, Nelligan est sans doute celui que l'histoire littéraire retient comme une des figures majeures de la modernité. Toutefois, le renouvellement que représentent les poèmes de l'auteur ne s'impose pas sans résistance, les héritiers des Crémazie et Fréchette continuant d'exercer un contrôle sur la production et la critique. D'ailleurs, la principale critique que reçoit Nelligan à son époque c'est de ne pas appartenir à la tradition de la littérature nationale ainsi que le souligne Charles ab der Alden : «Nous ne trouvons pas chez lui les sources d'inspiration chères à Octave Crémazie et à ses successeurs³⁶».

³⁶ Charles ab der Alden, «Émile Nelligan», *Le Nationaliste*, 5 février 1905, p. 2.

À l'instar des poètes de sa génération, Nelligan montre une vive attirance pour les auteurs modernes français. En effet, Nelligan, comme Massicotte, est un fervent de François Coppée, Maurice Rollinat, Paul Verlaine, Charles Baudelaire et Georges Rodenbach. Nelligan ne désire pas s'exprimer sur un mode patriotique guidé par l'amour du passé et la gloire des ancêtres. Il s'impose avec une poésie personnelle centrée sur des thèmes qui s'alignent sur ceux de ses maîtres. Ainsi, la fuite du temps qui amène avec elle les souvenirs nostalgiques d'une époque à jamais révolue est au coeur de la poésie de Nelligan. Parmi les thèmes privilégiés par le poète, il faut aussi compter ceux qui ont comme figures centrales celles de la mère, de la soeur, de l'être aimé et du poète maudit et incompris : les thèmes du rêve et de la folie permettent en outre une fuite hors de la réalité. Nelligan se rattache ainsi à Baudelaire et Verlaine par le symbolisme de sa poésie et par la musicalité du vers mais aussi au Parnasse par la recherche d'une richesse des expressions et des rimes. Les poèmes de Nelligan peignent une vie intérieure et sont aux antipodes d'un discours qui se voudrait édifiant. Les critiques ont vu juste en soulignant la pauvreté du contenu national de la poésie de Nelligan.

La production de Nelligan, si importante soit-elle, est demeurée, à l'époque, dans une certaine marginalité. Si les tenants d'une littérature nationale doivent tenir compte des nouvelles sources esthétiques, ils conservent tout de même assez de pouvoir au sein du champ littéraire pour exercer un contrôle sur les valeurs esthétiques légitimées. La mainmise des acteurs qui tentent d'assurer la continuité de la tradition littéraire nationale semble suffisante, tout au moins

pour réprimer les ardeurs de Benjamin Sulte, dont l'article «Mahomet» peut être vu comme un plaidoyer en faveur d'une certaine ouverture de la poésie à des valeurs esthétiques plus modernes. La publication de cet article agit apparemment comme catalyseur des forces conservatrices soucieuses de perpétuer une tradition littéraire centrée sur le passé et la religion davantage que sur le renouvellement de formes littéraires et l'acception de thématiques nouvelles issues de courants tels que le symbolisme, la décadence ou l'esthétique parnassienne. Le discours sur la littérature nationale compte encore apparemment, et ce jusqu'en 1902, de farouches défenseurs qui se regroupent autour de la figure dominante d'Octave Crémazie.

CHAPITRE III

L'AFFAIRE SULTE

Le 28 mars 1902, *L'Écho de l'Ouest* fait paraître un article incendiaire de Benjamin Sulte intitulé «Mahomet». Selon un journaliste du *Pionnier*¹ de Minneapolis, ce texte serait le dernier d'une série d'articles «anti-français» parus dans le journal. La publication à Montréal de l'article paru quelques jours auparavant aux États-Unis met le feu aux poudres. L'attaque virulente de Benjamin Sulte contre Octave Crémazie surprend et provoque l'indignation générale. S'ensuit un vaste mouvement en faveur d'Octave Crémazie et de son oeuvre avec, à sa tête, Louis Fréchette. Si, à première vue, les réactions virulentes contre Benjamin Sulte paraissent disproportionnées, il faut se rappeler que, au moment de la publication de «Mahomet», d'autres polémiques montent l'opinion publique contre Sulte.

¹ «L'Outrage à Crémazie», *Le Pionnier*, 6 avril 1902, p. 2-3 (reproduit par *Le Temps* d'Ottawa, le 12 avril 1902, p. 2-4).

En effet, Sulte est impliqué dans plusieurs polémiques à cause de ses positions qui vont à l'encontre des idées nationalistes de certains Canadiens français. Les détracteurs de Sulte lui en veulent d'avoir porté atteinte à la mémoire collective. Les affaires Hopkins et O'Keefe en sont la preuve. La première porte sur la traduction faite par Sulte de *L'Histoire populaire du Canada* de John Castell Hopkins². Les critiques considèrent que Sulte, en acceptant de voir paraître son nom en tête du livre, comme traducteur, approuve son contenu. Ses adversaires reprochent au livre de véhiculer les «idées anglaises» et «protestantes»³. On se scandalise du traitement réservé aux Jésuites qui y sont présentés comme des gens possédant un «esprit sectaire». Arthur Beauchesne, le principal opposant de Sulte dans l'affaire, reproche le manque de vérité historique de l'ouvrage de Hopkins qui considère la déportation des Acadiens justifiée. C'est dans ce contexte que Beauchesne accuse Sulte de trahison : «Si M. Sulte n'était pas aux gages des impérialistes ontariens, il se rappellerait la mauvaise foi évidente des gouverneurs anglais de l'Acadie dans le but d'humilier les Acadiens⁴». Sulte a beau se défendre en soutenant que sa collaboration s'est limitée à la traduction du livre, rien n'y fait. Il ajoute tout de même: «[...] vous ne trouverez pas l'historien qui pourrait écrire sans parti pris de race, de religion, de langue, de mœurs - non! celui-là n'existe pas. Je le déplore⁵».

L'autre querelle dans laquelle Sulte est plongé concerne son parti pris en faveur du juge O'Keefe d'Ottawa. Pour plusieurs, Sulte se rend à

² John Castell Hopkins, *Histoire populaire du Canada*, Toronto, J. C. Winston, 1901, 698 p.

³ Anonyme, «Histoire populaire du Canada», *Le trifluvien*, 19 août 1901, p. 2.

⁴ Arthur Beauchesne, «Sulte», *Le Pionnier*, 22 décembre 1901, p. 3.

⁵ Benjamin Sulte, «Histoire populaire du Canada», *Le Trifluvien*, 23 août 1901, p. 2.

nouveau coupable de trahison. Ce n'est plus l'histoire qui est cette fois au coeur de la polémique mais la langue française. Le 8 avril 1902, une dame Roy comparaît devant le juge O'Keefe qui lui refuse le droit de s'exprimer en français lors de son témoignage. Elle insiste auprès du juge craignant d'être mal comprise à cause de l'imperfection de son anglais. Le juge lui impose alors une amende de deux dollars pour mépris envers la Cour et déboute la plaignante parce qu'elle s'obstine à donner son témoignage dans sa langue maternelle, le français. L'affaire fait grand bruit. Les francophones d'Ottawa demandent justice et confient à la Société Saint-Jean-Baptiste le mandat de porter leur plainte jusqu'au ministre de la Justice. Sulte déclare alors que le magistrat a agi légalement en imposant l'anglais. La colère gronde à l'Institut canadien-français d'Ottawa où une motion d'expulsion visant Sulte est proposée le 24 avril. L'affaire O'Keefe attise la flamme patriotique canadienne-française et, dans ce contexte, la position de Sulte heurte les sensibilités. D'où l'indignation :

Outrager Crémazie et défendre O'Keefe, voilà les deux tristes rôles qui ont mis M. Sulte en évidence depuis quelques semaines. Est-ce assez malheureux de voir un homme de sa réputation se fourvoyer au point de se constituer publiquement le bourreau d'une de nos gloires nationales et le champion d'un ennemi de notre langue⁶.

Il semble que Sulte s'en soit pris à plusieurs éléments qui définissent la spécificité de la collectivité canadienne-française. À la lumière des nombreuses protestations formulées contre Sulte, il est permis de croire que les idéaux qui animaient les tenants d'une littérature nationale, originale et distincte, font toujours vibrer une corde sensible

⁶ Anonyme, «M. Sulte dans ses deux rôles», *La Patrie*, 19 avril, 1902, p. 12.

chez ses compatriotes. S'en prendre à Crémazie est ainsi considéré comme un acte de trahison au même titre que de s'attaquer à l'histoire et à la langue qui sont des éléments fondamentaux de l'identité nationale. Le choc vient certainement du fait que rien ne préparait les Canadiens français au discours tenu par Benjamin Sulte.

Un article incendiaire : «Mahomet»

On s'étonne, en effet, de l'attitude paradoxale de Sulte, auteur des *Laurentiennes* et des *Chants nouveaux*, deux recueils de poésies patriotiques, qui saluait vingt-deux ans auparavant les mérites du poète national avec la pièce de vers «Crémazie»⁷. Arthur Sauvé, dont on publie les commentaires dans *Le Temps*, sous le titre «L'Outrage à Crémazie», souligne cette contradiction. Il rappelle que l'historien soutenait autrefois les principes de la littérature nationale et cite à l'appui les propos de Sulte lui-même :

Les descendants de la vieille France possèdent en Canada les éléments qui créent une littérature et qui la font vivre ; qu'ils sont essentiellement canadiens et ne peuvent être autres sans se perdre ; que parmi les ouvrages importants se trouvent ceux de Crémazie⁸.

Sauvé conclut que le «[...] cerveau de Sulte n'est plus aujourd'hui qu'un foyer de contradictions et d'inventions honteuses⁹». La condamnation contre Sulte, qui a apparemment retourné sa veste, est sans équivoque : «Sulte est maintenant un anglais parlant mal le Français¹⁰».

⁷ Anonyme, «Crémazie et M. Sulte», *L'Événement*, 30 avril 1902, p. 2.

⁸ Arthur Sauvé, «L'outrage à Crémazie», *Le Temps*, 12 avril 1902 ; propos tenus par Benjamin Sulte.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*

Les polémiques dans lesquelles Sulte a été impliqué jusqu'au moment de la publication de son article incendiaire ne lui avaient pas attiré de condamnation générale. Si l'on pouvait juger Sulte sur la base de son parti pris pour les anglophones et trouver louche qu'un francophone les soutienne, jamais on n'avait porté d'accusations sans appel. L'article «Mahomet» vient tout faire basculer et stigmatise Benjamin Sulte dans le rôle du traître à la nation. Le moins qu'on puisse dire c'est que le texte de Sulte fait sensation. Il sera d'ailleurs abondamment repris par les journaux. Le voici, il se lit comme suit :

La petite religion des Vive la France n'est pas ancienne, toutefois elle ignore elle-même ses origines et ne connaît ni le nom ni l'histoire de son prophète. En cela elle se montre fidèle au système d'ignorance qui la distingue.

Le créateur de la secte était un épicurien de la ville de Québec, un marchand sans marchandises, incapable de faire oeuvre de ses dix doigts, mais comme compensation, poète, bohème, faussaire et contumace. Tel était Octave Crémazie, le Mahomet des patriotes manqués.

Il faisait très bien les vers et débordait d'imagination. Va sans dire qu'il n'éprouvait aucun penchant pour les choses sérieuses.

Son histoire du Canada ressemblait à n'importe quel rêve poétique. Il inventait des blagues à succès, comme le «Drapeau de Carillon», le «Vieux soldat», qui sont en désaccord complet avec la vérité historique..., et qui vivront toujours néanmoins.

Il avait la douce habitude de plagier les poètes français que les Canadiens ne connaissaient pas.

Son talent réel lui valait des applaudissements. Bientôt ce fut toute une école qui se répandit dans la province. Il infusa l'amour de la France à la génération de 1850. De lui procèdent ces têtes en l'air, ces exaltés, souvent polissons, qui parlent de ce qu'ils ne comprennent pas, et qui nous feraient

vivre dans l'eau chaude, s'ils étaient plus nombreux, mais leur bande diminue au cours des années.

Le prophète a mis en scène des Canadiens d'autrefois comme il n'y en eut jamais : ils plaisent aux gens qui n'y entendent rien, c'est-à-dire que c'est de la bouillie pour les chats.

Le premier usage qu'il fit de sa popularité fut de stimuler l'ardeur du commandant Belvèze, alors en visite dans le Bas-Canada. Le pauvre marin se livra à tant d'excès de patriotisme que Napoléon III le mit à terre aussitôt son retour en France.

Juste en ce temps-là, 1854, les Anglais commettaient la maladresse d'introduire dans le Canada le pavillon tricolore de France que nous n'avions jamais vu auparavant. Crémazie n'eut rien de plus pressé que de se mettre à "délyrer" sur le sujet. Quel feu d'artifice, mes bons! je m'en souviens comme d'hier.

La doctrine des Vive la France avait désormais ses apôtres, avec le Coran du barde québécois.

Les Bédouins du pays, les baguenaudiers, les incompris, les rêveurs, les ratés de tous les genres, épousèrent cette croyance qui leur promettait un paradis en ce monde et des félicités éternelles dans l'autre.

Mahomet Crémazie voulant donner l'exemple aux vrais croyants ne se rendait utile ni aux uns ni aux autres, ni à lui-même.

Un jour que le vent du désert soufflait plus fort que d'habitude autour de sa tente, l'inspiré qui avait dit «Gesta per Francos» traça dans un moment d'extase, les portraits fidèles de la signature de plusieurs chrétiens et les mit en circulation à la banque.

Vous comprenez la suite, ce fut la fuite.

Oui, 1240 ans après l'hégire du prophète des Arabes, le Mahomet du Canada franchissait la limite de son pays natal et allait mourir de faim dans un coin de la Gaule, cette terre promise qu'il aimait tant et où reposent les os des anciens exploiters du Canada.

Vive la France, refuge des pécheurs!¹¹

¹¹ Anonyme, «Le gros incident de la semaine. L'attaque de Benjamin Sulte, historien, contre la mémoire d'Octave Crémazie, poète», *Album universel*, 19 avril 1902, p. 845.

Comme on peut le constater, Sulte engage, dans cet article une lutte contre la religion des «Vive la France» et contre Octave Crémazie, le créateur de la «secte». Il compte bien éclairer les «Vive la France» sur la véritable nature de leur prophète, cet «épicurien», «marchand sans marchandises», «poète, bohème, faussaire et contumace¹²». Sulte s'en prend tout d'abord aux actes posés par Crémazie dans la gestion de sa librairie. Dans l'introduction de l'article, Sulte fait référence à la fraude qui aurait poussé Crémazie à fuir le Canada. Il attire l'attention des lecteurs sur l'affaire des fausses signatures dont est accusé Octave Crémazie qui «[...] traça dans un moment d'extase, les portraits fidèles de la signature de plusieurs chrétiens et les mis en circulation à la banque¹³». La véritable intention de Sulte n'est toutefois pas de s'attarder sur les malheurs financiers et légaux d'un poète mort depuis longtemps. En fait, Benjamin Sulte veut établir un parallèle entre la carrière de libraire d'Octave Crémazie et celle, plus glorieuse, de poète, de façon à discréditer cette dernière.

Pour y arriver, Sulte tente de faire accepter l'idée que l'absence d'honnêteté de Crémazie dans l'affaire des faux billets invalide l'œuvre du poète et que, par le fait même, l'admiration que lui portent les Canadiens français est le fait d'un peuple naïf. Sulte propose de révéler aux admirateurs du poète que leur «foi» ne repose que sur le mensonge et la duperie, le prophète de la «petite religion des Vive la France» n'étant qu'un faussaire sans scrupule. L'affaire des faux billets sert donc de prétexte à Sulte, qui glisse rapidement aux faits historiques relatés dans les poèmes. Benjamin Sulte s'offusque du

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*

manque de respect du poète pour la vérité historique et il ajoute que «Le prophète a mis en scène des Canadiens d'autrefois comme il n'y en eut jamais : ils plaisent aux gens qui n'y entendent rien, c'est-à-dire que c'est de la bouillie pour les chats¹⁴». Cherchant à miner la crédibilité de Crémazie, Sulte qualifie les deux poèmes qui ont le plus contribué à la popularité du poète national, «Le Drapeau de Carillon» et le «Vieux Soldat canadien», de «blagues à succès».

Si l'historien concède à Crémazie un réel talent pour les vers et une imagination débordante, il s'empresse cependant de souligner que Crémazie n'avait «[...] aucun penchant pour les choses sérieuses». Le récit que fait Sulte de la visite de la Capricieuse et du commandant Belvèze, qui marque le retour des relations diplomatiques entre la France et le Canada, présente l'image d'un poète opportuniste et prompt à exploiter la fibre patriotique de ses compatriotes. Par la même occasion, Sulte accuse les Canadiens français, à l'instar de leur prophète, de méconnaître leur histoire et de n'avoir aucun esprit critique. Il semble aussi reprocher l'opportunisme de certains d'entre eux qui soutiennent Crémazie et la littérature nationale dans le but d'obtenir quelques avantages symboliques : «Les Bédouins du pays, les baguenaudiers, les incompris, les rêveurs, les ratés de tous les genres, épousèrent cette croyance qui leur promettait un paradis en ce monde et des félicités éternelles dans l'autre¹⁵». Les différents reproches que Benjamin Sulte adresse à Octave Crémazie et à ses disciples semblent donc se cristalliser autour du thème de l'honnêteté. L'attaque orchestrée par Benjamin Sulte vise certainement Crémazie et le

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Benjamin Sulte, «Mahomet», *Album universel*, 19 avril 1902, p. 845.

patriotisme outré de ses compatriotes dont le poète se fait l'interprète à travers ses poèmes à saveur nationaliste. Mais plus encore, l'attaque de Benjamin Sulte touche le projet de littérature nationale. La plupart des littérateurs se sentent dès lors concernés par ce qu'on a appelé «l'affaire Sulte».

Un tollé de protestations

Les propos que tient l'historien à l'endroit de Crémazie et de ses disciples soulèvent rapidement un tollé général et plusieurs articles paraissent dans les jours qui suivent la parution de l'article de Benjamin Sulte. Les Henri-Raymond Casgrain, Louis Fréchette, Charles Gill, font front commun pour clamer leur indignation. Fréchette se sent personnellement touché par l'article «Mahomet» puisque, lorsque Sulte choisit d'interpeller les «Vive la France», c'est surtout à Fréchette, successeur de Crémazie au titre de poète national, qu'il s'en prend. En effet, les premiers mots de l'attaque de Sulte sont dirigés contre la «petite religion de Vive la France». Louis Fréchette ne peut manquer de relever le clin d'oeil de Sulte, qui fait du titre de son poème, «Vive la France¹⁶», une sorte de slogan à teneur ironique. Le successeur d'Octave Crémazie déclare dans la *Presse* du 24 avril 1902 : «Vous voyez bien que, si visé que j'aie le droit de me croire quand ce monsieur parle des ignorants et des imbéciles, qu'il englobe dans sa pittoresque et significative expression les «Vive la France», je ne puis lui en vouloir¹⁷». Même si Fréchette est montré du doigt par Sulte

¹⁶ Louis Fréchette, «Vive la France», publié dans *La légende d'un peuple*, Montréal, Éditions Beauchemin, p. 181 ; il en est question dans «Choses et autres», *Le Monde illustré*, 31 octobre 1896, p. 431. Le poème, mis en musique par Ernest Lavigne, connaît un certain succès puisqu'il en est à sa troisième réédition. Les intéressés peuvent se procurer la chanson de Louis Fréchette chez l'Éditeur J.-E. Bélair de Montréal au coût de vingt-cinq cents.

¹⁷ Anonyme, «Octave Crémazie», *La Presse*, 24 avril 1902, p. 1.

comme la figure qui maintient vivante la tradition issue du discours sur la littérature nationale, il évite, en apparence du moins, de céder à la colère et en profite pour tenter de réhabiliter Crémazie qu'il présente comme une victime plutôt que comme un coupable dans l'affaire des faux billets. Selon lui, le libraire n'aurait consenti à fuir vers la France que lorsqu'il a constaté qu'on «[...] le lâchait, et qu'on reniait toute connivence avec lui¹⁸». Il dit croire à l'acquittement de Crémazie si celui-ci avait choisi d'affronter la justice. Fréchette a recueilli les propos d'un certain M. Rolland qui aurait avoué avoir donné la permission à Crémazie d'émettre des billets à son nom. Fréchette se demande pourquoi Crémazie aurait procédé différemment avec les autres et soutient qu'il n'a jamais été malhonnête de manière intentionnelle. L'acquittement de Healy, un partenaire d'affaires de Crémazie, laisse croire à Fréchette qu'il en aurait été de même pour le poète-libraire. Bien que Fréchette minimise la portée des accusations de Benjamin Sulte, l'historien ne tardera pas à se rendre compte des conséquences découlant de la parution de son article, conséquences qui risquent de lui être fortement désagréables. Pour d'autres, l'article de Sulte est «[...] le fer rouge qui marque au front son auteur d'un signe dégradant, c'est le décret qu'il a signé lui-même et qui le cloue à jamais au pilori de l'opinion publique parmi ses compatriotes¹⁹».

Le journal *L'Événement* publie, le 5 avril 1902, l'article *Protestation* en réponse aux propos tenus par Sulte à l'endroit de Crémazie. On soutient dans le journal que «M. Sulte fait métier depuis quelques années de détester la France et tout ce qui est français, de

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Anonyme, «Sulte et Crémazie. Une suggestion», *L'Événement*, 8 avril 1902, p. 2.

haïr tout ce qui fait notre orgueil national, tout ce qui touche aux plus belles pages de notre histoire. Il s'emploie à fourvoyer son talent, à noircir son âme²⁰». Le 12 avril 1902, on expose, dans ce même périodique, l'opinion de quelques acteurs littéraires de l'époque sur cet article : le juge Loranger, le père Lalande, Louis Fréchette, Myrto, Olivar Asselin, Fred Pelletier, Louvigny de Montigny, Gustave Comte, Arthur Beauchesne et Arthur Sauvé crient leur indignation. Ceux qui ont accepté de se prononcer, les autres ayant préféré se taire à cause de leurs «vieilles relations» avec Sulte, parlent de trahison. S'il existe un dénominateur commun aux protestations émises contre Benjamin Sulte, c'est bien justement l'accusation d'avoir trahi son pays. On s'évertue donc à étoffer cette accusation en lui reprochant d'avoir choisi le camp ennemi et renié sa patrie.

Parmi ceux qui s'élèvent contre l'attaque de Sulte, on peut citer Charles Gill qui, dans «L'infamie», confirme son allégeance à la cause des «Vive la France» : «Moi aussi, j'en suis de cette petite religion des Vive la France²¹. Choqué par «Mahomet», Gill joint son cri d'indignation aux huées qui ont accueilli l'article de Sulte. Gill est de ceux qui considèrent l'attaque de Sulte contre Crémazie comme une trahison qui a porté atteinte non seulement à la mémoire du poète mais à la nationalité toute entière : «En piétinant cette tombe, c'est sur nos coeurs qu'il a marché, car si les os du malheureux imprudent reposent en exil, à l'ombre d'une pierre portant un nom d'emprunt, la vraie

20 Anonyme, «Protestation», *L'Événement*, 5 avril 1902, p. 7.

21 Charles Gill, «Infamie», *La Presse*, 12 avril 1902, p. 2.

tombe de Crémazie est dans nos cœurs²²». Sans doute pour atténuer la portée de «Mahomet», Charles Gill n'épargne pas Sulte. Il veut discréditer l'historien qui jouit d'une certaine reconnaissance :

La première qualité d'un bon historien, c'est le respect de la vérité. Le bon historien n'affirme rien sans avoir des preuves. Malgré ses haines pour une nation, un régime ou un homme; malgré son désir d'amoindrir, dans l'estime de la postérité, cet homme, ce régime ou cette nation, il se tait, si les faits lui manquent. Quel respect de la vérité Sulte a-t-il donc en accusant Crémazie d'être plagiaire? Nul ne le croira plus : L'histrion a tué l'historien²³.

À la suite de plusieurs autres auteurs défendant l'honneur de Crémazie, Charles Gill accuse Sulte d'être un traître à sa patrie pour avoir sali la mémoire d'Octave Crémazie et, par ricochet, celle de tout un peuple. C'est aussi ce que lui reproche l'auteur d'un article paru dans *L'Événement* du 8 avril 1902, qui affirme qu'on a pu observer, au cours des derniers mois, l'attitude hostile de Sulte à l'égard de la France et de ceux qui tentent de conserver l'héritage qu'a légué la Mère Patrie : «Il en est arrivé à cracher sur la France et sur tous ceux qui travaillent à conserver au Canada le souvenir, la langue et les traditions de notre ancienne mère-patrie²⁴».

Devant l'avalanche d'articles virulents, qui s'en prennent durement à lui dans les jours suivant la parution de «Mahomet», l'historien décide de publier à son tour une nouvelle lettre en réponse

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

à ses nombreux détracteurs. Pour comprendre les propos de Sulte, il faut souligner que l'attaque de Sulte a soulevé l'ire des tenants d'une littérature dite nationale mais elle a aussi ranimé de vieux projets comme celui du rapatriement des restes de Crémazie. Dans cette nouvelle parution, loin d'exprimer ses regrets, Sulte attaque de nouveau les «Vive la France» :

... Les Vive la France ne me coupent ni l'appétit, ni le sommeil.

Ces ignorants ne savent pas que, vers 1880, un comité a voulu faire revenir les os de Crémazie, mais les créanciers y ont mis le holà...

Les restes du poète ne sont pas confondus avec les autres morts. C'est une excuse que les fous emploient aujourd'hui en voyant leur «béjeaune».

Ne soyez pas assez naïfs pour croire qu'ils vont élever un monument à leur prophète.

Si vous saviez comme il y a peu de fond solide chez les Canadiens-français[sic]! C'est un peuple tout en dehors, qui ne réfléchit jamais et qui se figure que parler, gueuler, attaquer, remplace l'action. JE L'AI TOUJOURS TRAITÉ DU HAUT DE MA GRANDEUR. Il ne mérite pas même que je venge de ses injures.

Quand on a commencé à l'âge de dix ans à gagner sa vie, sans aucune autre protection que sa volonté et son courage, et que l'on a été cinquante ans, chiffre rond, sans rester une semaine inactif – on est très peu canadien-français, car ce terme signifie presque toujours un sujet raté, un fruit sec, un bon à rien, un plaignard, un ombrageux, un patriote, un fanatique.

JE NE SUIS PAS DE CETTE RACE, vous le savez.

Depuis plus de trente ans, je travaille sous les yeux de trente à quarante personnes. Figurez-vous l'indignation qu'elles éprouvent en lisant dans les écrits des Vive la France que j'occupe une sinécure!

Mais à quoi bon répondre à la CANAILLE?

Cette presse menteuse dit que je passe mon temps à faire des conférences. Depuis 1869, j'en ai fait trois dans la province de Québec, et, depuis

1878, j'en ai fait trois aux États-Unis – dépensant une centaine de piastres, pour plaire à ceux qui m'invitaient à aller les voir et leur parler. Je n'aurais jamais dû rien faire pour ces sortes de gens.

Mes conférences à Ottawa ont toutes été improvisées – je n'ai pas pris la peine d'en écrire une seule, aussi je n'en parle que pour mémoire.

Vous comprenez que j'ai la conscience tranquille, et que je laisse mes compatriotes se vautrer dans le patriotage suivant leur goût²⁵.

Cette lettre paraît accompagnée d'une caricature d'un Canadien résidant aux États-Unis, peu flatteuse pour l'historien et qui porte le titre «Benjam insulte son pays²⁶». Sans doute pour minimiser la réplique de Benjamin Sulte, on présente ici aux lecteurs l'historien qui pose un regard hautain sur ce qui semble être les remparts de Québec²⁷. Les mots de Sulte placés au bas du dessin semblent se retourner contre lui : «Je ne suis plus de cette race, vous le savez». Sulte semble s'accuser lui-même.

Les défenseurs de Crémazie qui poursuivent leur attaque contre Sulte, comptent sur le principal promoteur et défenseur du poète Crémazie, c'est-à-dire Henri-Raymond Casgrain. L'abbé Casgrain prend la défense de Crémazie et réserve à Sulte, le «violateur de sépulture²⁸», une cinglante réplique. L'équipe du journal *l'Album Universel* fait paraître un article à l'intérieur duquel Casgrain se voit réserver un espace pour répliquer à Sulte. Dans les faits, une page

²⁵ Benjamin Sulte, «Benjam insulte son pays», *Album universel*, 7 juin 1902, p. 137.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ L'article «Benjam insulte son pays» publié dans *l'Album universel*, le 7 juin 1902, porte le sous-titre évocateur «Mais mon pauvre vieux, tu ne ficheras pourtant pas ça par terre!».

²⁸ Anonyme, «La conclusion de cette affaire», *Album universel*, 19 avril 1902, p. 845.

entière, divisée en trois colonnes, est retenue aux fins de la polémique qui oppose Sulte aux «Vive la France».

Une première colonne est réservée à «Mahomet»²⁹, article que nous avons reproduit ci-dessus. Le texte incendiaire de Sulte est suivi d'une seconde colonne, qu'un journaliste de l'*Album universel*, resté anonyme, choisit d'appeler «La conclusion de cette affaire». Il s'applique à salir l'image de Sulte en lui servant sa propre médecine. La stratégie du journaliste vise en fait à miner la crédibilité de Sulte en comparant l'historien à un chacal, animal sans scrupule. Offensé de l'outrage commis contre Octave Crémazie, il entend bien montrer que «tous les animaux sont dans l'homme³⁰», et que le pire de tous est sans aucun doute incarné par Benjamin Sulte. Ce collaborateur du journal voudrait bien réduire Sulte au silence, et répond en cela au désir d'un journaliste du *Pionnier* qui écrit: «Il a manqué de respect au tricolore, il renie ses ancêtres ; qu'il soit méconnu³¹». Pour cette raison, il tente d'utiliser une image forte qui marquerait Sulte d'un sceau indélébile. Les propos tenus au sujet de Sulte, devenu un animal nécrophage sont cinglants : «Déterrera un cadavre pour le manger est à la fois la honte et l'excuse de ce noctambule. Le Sulte, lui, a cru devoir déterrera Crémazie pour le seul plaisir de le souiller. C'est plus que chacal n'a jamais fait³²». L'auteur profite de l'occasion pour amener le lecteur à offrir à Crémazie la réhabilitation complète et invite la population à se regrouper autour du projet de rapatriement des restes du poète dont

²⁹ Anonyme, «Le gros incident de la semaine. L'attaque de Benjamin Sulte, historien, contre la mémoire d'Octave Crémazie, poète.», *Album universel*, 19 avril 1902, p. 845.

³⁰ *Ibid.*

³¹ Anonyme, «L'Outrage», *Le Pionnier*, 6 avril 1902, p. 2-3.

³² Anonyme, «Le gros incident de la semaine. L'attaque de Benjamin Sulte, historien, contre la mémoire d'Octave Crémazie, poète.», *Album universel*, 19 avril 1902, p. 845.

les ossements reposent quelque part en France. Il incite ainsi les Canadiens français à dépasser leur sentiment d'indignation. Le journaliste reprend les mots de Sulte et suggère aux partisans de Crémazie ce cri de ralliement : «D'ores et déjà notre cri de ralliement avec tous ceux qu'a indignés l'article de Sulte est «Vive Crémazie! Vive la France!³³».

Finalement, s'aligne une troisième colonne, présentant la défense de Crémazie par l'abbé Henri-Raymond Casgrain, qui tente de réfuter les allégations de Sulte au sujet de la culpabilité du poète national dans l'affaire des faux billets. L'abbé Casgrain adopte une approche rationnelle : il tente de démontrer l'influence du poète sur les auteurs canadiens-français tout en moussant brièvement son œuvre poétique, contribution primordiale de Crémazie à la littérature nationale. Casgrain ne réfute pas directement les accusations de Sulte à propos des fausses signatures : il se contente plutôt de souligner que le rêve de Crémazie fut brisé par les difficultés économiques. Si Sulte insiste surtout sur l'histoire des faux, Casgrain quant à lui se contente d'écrire que Crémazie a expié sa faute aux yeux des hommes et de Dieu. Il mérite donc de conserver une place d'honneur dans le panthéon littéraire. Casgrain entreprend de défendre Crémazie en s'appuyant de toute évidence sur son article «Le mouvement littéraire en Canada³⁴». Lorsqu'il n'en reprend pas carrément des phrases entières, Casgrain rappelle aux lecteurs certaines des idées qu'il y avait avancées. L'abbé Casgrain veut démontrer que l'admiration des Canadiens français à l'endroit de Crémazie est légitime et que sa réputation n'est pas

³³ *Ibid.*

³⁴ Henri-Raymond Casgrain, «Le mouvement littéraire en Canada», *Le Foyer canadien*, 1866, p. 1-31.

surfaite. Il affirme que le moment où la France honorera le poète n'est pas loin : «L'ancienne mère patrie n'a encore acclamé qu'un seul de nos poètes. Elle a salué en Fréchette la plus française de nos muses : le temps n'est pas éloigné où elle reconnaîtra en Crémazie le plus canadien de nos poètes³⁵».

Sulte n'est pas encore au bout de ses peines. Le même jour paraît un article abordant la question de son renvoi de l'Institut canadien-français d'Ottawa. Cet article rend compte de la séance de l'Institut du 18 avril 1902. Au cours de cette séance, un membre de l'Institut, M. L. Globenskey, se serait levé au moment des avis de motions pour faire la lecture d'une proposition d'expulsion ayant pour objet Benjamin Sulte : «D'après l'article 19 de la constitution, quiconque compromet l'honneur ou les intérêts de l'Institut, peut être expulsé. Or, M. Benjamin Sulte ayant outragé la mémoire d'une de nos gloires littéraires nationales, Octave Crémazie, mérite la censure et l'expulsion de ce corps littéraire³⁶». Il semble que Sulte, ne pouvant supporter l'outrage qu'on lui faisait, et excédé par les propos d'un autre membre, se soit levé et ait bondi sur l'orateur qui en était à dire «[...] qu'un soi-disant compatriote avait fait un outrage inqualifiable au grand poète [...]»³⁷. Sulte se serait retiré sitôt après l'altercation. L'auteur ajoute que l'assemblée aura une raison de plus pour expulser Sulte : le manque de décorum. L'affaire trouve son dénouement la semaine suivante et l'on peut lire, dans *l'Événement* du 26 avril 1902, le communiqué émanant des membres du comité exécutif de l'Institut :

³⁵ Anonyme, «Le gros incident de la semaine. L'attaque de Benjamin Sulte, historien, contre la mémoire d'Octave Crémazie, poète», *Album universel*, 19 avril 1902, p. 845.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Ibid.*

Une dépêche d'Ottawa nous annonce que la motion à l'effet d'expulser M. Sulte de l'Institut Canadien à cause de ses insultes à l'adresse de la France et de Crémazie a été retirée. [...] M. Sulte n'avait rien fait contre les règles et règlements de l'Institut Canadien d'Ottawa : vu qu'il n'avait pas écrit son article sur Crémazie comme membre de l'Institut mais comme historien et publiciste, et qu'en cette qualité il était justifiable de l'opinion publique³⁸.

Sulte évite donc de justesse l'expulsion. Cependant, cette affaire montre que plusieurs semblent caresser le projet de voir sombrer Sulte dans une sorte d'oubli. Ainsi, Louvigny de Montigny déclare à son tour sujet : «Plaignons-le, mais gardons de souffrir trop bruyamment de sa trahison, de ne pas même lui fournir la notoriété de l'infamie. La race canadienne-française gagnera à ce qu'il rentre au plus tôt dans le néant d'où il n'aurait jamais dû sortir³⁹». Il ajoute que Benjamin Sulte doit être un sujet de choix pour les phrénologues et que son geste ne peut être qu'une «crise de fou furieux⁴⁰». Gustave Comte, pour sa part, commande aux jeunes «sectaires des Vive la France» de renier l'«historiaillon» : « [...] nous le renions en bloc, dans ses écrits passés, dans ses écrits à venir [...]. Il a manqué de respect au tricolore, il renie ses ancêtres ; qu'il soit méconnu⁴¹».

Dans un article paru le 19 avril 1902, Louis Fréchette s'en remet à la ferveur patriotique des Canadiens français, posant Crémazie comme une figure emblématique de toute la francophonie :

³⁸ Anonyme, «Sulte et l'Institut canadien d'Ottawa», *L'Événement*, Ottawa, 26 avril 1902, p. 3.

³⁹ Louvigny de Montigny, «L'Outrage à Crémazie», *Le Temps*, Ottawa, 12 avril 1902, p. 2 et 4.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Anonyme, «L'Outrage à Crémazie», *Le Pionnier*, 6 avril 1902, p. 2-3.

Allons, les vive la France! Debout la clique des Vive la France! En avant tous : les Vive la France du Canada! les Vive la France de l'Acadie! les Vive la France des États-Unis! Nous sommes la nation, toute la nation, n'est-il pas vrai? Levons-nous donc en masse, et grands et petits, rouges et bleus, catholiques et protestants, groupons-nous en phalanges serrées autour du drapeau⁴².

Octave Crémazie devient un élément de cohésion sociale autour duquel se cristallisent les forces patriotiques. Les invitations à s'opposer à l'outrage commis par Sulte vont d'ailleurs s'intensifier au fur et à mesure que le temps avance. Dans un article paraissant la semaine suivante, Fréchette accorde à Sulte, non sans ironie, le mérite d'avoir réveillé les Canadiens français qui tardaient à honorer le barde national, plusieurs tentatives en ce sens ayant déjà échoué dans le passé :

Or, tout y serait encore, sans M. Sulte. D'un trait de plume, il a fait plus que je n'aurais pu le faire avec un in folio. Il accule la nation au pied du mur, et la force, sous peine de déchéance morale, à payer la dette que tout le monde croyait prescrite. Il rachète disons le mot, l'honneur national⁴³.

L'article de Sulte a agi comme catalyseur d'un sentiment national de sorte que les Canadiens français s'empressent de ressortir de vieux projets : rapatriement des restes du poète, érection d'une statue de bronze, etc. L'article de Benjamin Sulte paraît redonner vie au mythe crémazien et les Canadiens sentent l'urgence de réparer un oubli national, eux qui ont laissé s'éteindre la mémoire de leur poète sans l'avoir gratifié des honneurs dus à son talent.

⁴² Louis Fréchette, «L'outrage à Crémazie», *La Presse*, 19 avril 1902, p. 20.

⁴³ Anonyme, «Octave Crémazie», *La Presse*, 24 avril 1902, p. 1.

La réparation d'un oubli

Si la majorité des intervenants de la vie littéraire canadienne-française se disent outrés par l'attitude anti-patriotique de Sulte, l'affaire n'en reste toutefois pas là. Parallèlement à l'indignation, on voit apparaître dans les journaux ainsi que dans diverses institutions de l'époque des manifestations concrètes d'un désir de voir réhabiliter la mémoire du poète national. Le geste commis par Benjamin Sulte donne aussi lieu à une action positive, soit la réparation d'un oubli : «La bonne idée que Sulte a eue de violer la tombe de Crémazie! C'est elle qui aura valu au Chantre du drapeau de Carillon l'hommage de bronze que lui devaient depuis si longtemps les fervents de la poésie et de l'idée française au Canada⁴⁴». Tous vont rapidement s'employer à irradier le «microbe» que risque de transmettre Sulte aux Canadiens. Gaétane de Montreuil exprime bien le sentiment qui se cristallise peu à peu dans le cœur des Canadiens français. La journaliste considère que le texte de Sulte sonne le réveil de la flamme patriotique des Canadiens français qui dormait, comme elle l'écrit, sur «le tombeau de l'une de nos gloires» :

Comme un gardien paresseux mais fidèle, notre patriotisme dormait sur le tombeau d'une de nos gloires, et un lâche a pensé qu'il pourrait impunément insulter à la mémoire du grand disparu. Mais toute la nation s'est redressée disant au traître : halte, nous sommes là, on ne piétine pas sur la tombe de Crémazie, sa renommée fait partie de notre patrimoine national, nous ne permettrons pas à la jalousie et à l'envie d'y toucher⁴⁵.

⁴⁴ Anonyme, «Le monument de Crémazie», *Album universel*, 26 avril 1902, p. 866.

⁴⁵ Gaétane De Montreuil, «Deux mots de chronique», *La Presse*, 19 avril 1902, p. 16.

Plusieurs ressentent un malaise devant ce qui semble être une vague de contestation ce qui fait dire à certain qu'un « microbe anti-patriotique menace de corrompre les esprits et les cœurs. Ses victimes vont vite dans la voie de la déchéance : témoin ce pauvre Benjamin Sulte »⁴⁶. Parmi les moyens utilisés pour assurer la réparation de cet oubli national, on peut signaler la publication de nombreux poèmes en l'honneur de Crémazie, le rapatriement de ses restes, l'érection d'un monument ou encore le mélodrame l'« Adieu du poète »⁴⁷, de Madeleine.

Des poèmes en l'honneur d'Octave Crémazie à ceux contre Benjamin Sulte, on passe par toute la gamme des émotions provoquées par « Mahomet ». En effet, plusieurs auteurs de l'époque expriment leur indignation ou leur dévotion par le biais de poèmes. Un journaliste répondant au pseudonyme de Barberousse publie « À Benjamin Sulte »⁴⁸, William Chapman « Crémazie »⁴⁹, et Louis Joseph-Doucet « Monsieur Sulte »⁵⁰, etc. Parmi les poèmes qui expriment, entre autres, la grandeur et les mérites d'Octave Crémazie, poète, ou la bassesse de Benjamin Sulte, historien, en voici un qui est sans équivoque :

Monsieur Sulte dans sa souffrance
Du poids de quelques vieux remords,
S'en prend aux amis de la France
Et surtout, à ceux qui sont morts.

Monsieur Sulte de sa nature
Est plus que grand historien :

⁴⁶ Anonyme, « Sulte et Crémazie », *L'Événement*, 14 avril 1902, p. 2.

⁴⁷ Anne-Marie Gleason-Huguenin, *L'Adieu du poète*, Montréal, Imprimerie de la *Patrie*, 1902, p. 147-161.

⁴⁸ Barberousse, « À Benjamin Sulte », *Le Temps*, 23 avril 1902, p. 2.

⁴⁹ William Chapman, « Crémazie », *Le Temps*, 19 avril 1902, p. 2.

⁵⁰ Louis-Joseph Doucet, « Monsieur Sulte », *La Patrie*, 12 avril 1902, p. 22.

Pour tout réduire à sa mesure,
 D'un grand nom il veut faire rien.
 Si l'honneur de ce nom lui pèse,
 Il répand sa bave dessus ;
 On ne sait trop ce qui l'apaise ;
 Hormis peut-être... les écus.
 Pour lui la France est le refuge.
 De nos patriotes....
 Seigneur, ayez pour ce transfuge
 Un lieu dans vos cieux protecteurs!⁵¹

Un peu plus tard, soit le 3 mai 1902, Jean-Baptiste Caouette fait paraître «Dialogue», un poème fait sur le modèle de «La Promenade des trois morts» de Crémazie⁵². La reprise de la structure du poème par Caouette est en soi une forme d'hommage puisqu'elle suppose une reconnaissance du talent poétique de Crémazie. Le texte relate la conversation entre Crémazie, la Gloire et un ver au sujet de l'affront commis par Sulte à l'endroit du poète national :

Qui donc piétine ainsi sur mon cadavre, ô ciel!
 Et qui donc à mon nom jette encore l'insulte?
 C'est un compatriote au coeur rempli de fiel;
 On le nomme partout : Judas-Benjamin Sulte!

La gloire te couronne, ô barde canadien!
 Et ta patrie enfin t'arrache à mon empire ;
 Adieu!... Le flanc de Sulte, un jour, sera le mien :
 Je vengerai sur lui l'affront fait à ta lyre...

O ver! de cet affront un plan sublime est né :
 Tous les valeureux coeurs de la Nouvelle-France,
 Dans un élan d'amour et de reconnaissance,
 Rappellent de l'exil leur barde infortuné!⁵³

⁵¹ *Ibid.*

⁵² Octave Crémazie, *La promenade de trois morts*, dans Odette Condemine, *Oeuvres complètes I*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1972, p. 397.

⁵³ J. B. Caouette, «Dialogue», *Album universel*, 10 mai 1902, p. 26.

Caouette souligne ainsi la trahison de Benjamin Sulte envers la littérature d'ici et son prophète, une victime innocente. Lorsqu'il accole le nom de Judas à celui de Benjamin Sulte, Caouette fait plus qu'un jeu de mots : il renverse les rôles. Si Sulte a osé comparer Crémazie à l'image moralement négative d'une figure n'appartenant pas à la religion catholique, il subit à son tour une médecine semblable.

En plus de composer maints poèmes à la gloire de Crémazie, les auteurs du champ littéraire proposent de rapatrier les restes du poète en terre canadienne. On doit cependant penser à réunir les fonds nécessaires à la réalisation de ce projet. J. X. Perrault précise que Crémazie a été inhumé, il y a trente ans, dans une fosse commune prévue pour cinq ans. Il conclut que les traces de son inhumation ont sans doute maintenant disparu. Les partisans de Crémazie n'en démordent pas pour autant et poursuivent leur projet. Plusieurs journaux reprennent l'idée et tous les intervenants semblent s'entendre sur les répercussions positives sur lesquelles doit s'ouvrir le conflit : «Mais il ne faut pas que cette colère soit vaine et stérile : et c'est pourquoi nous nous empressons de faire écho à *L'Événement* qui propose la translation en terre canadienne des cendres du grand poète⁵⁴». Perrault désire couronner cet hommage au poète national par l'érection d'un monument en bronze.

Les journaux rendent compte régulièrement des progrès réalisés dans le cadre du projet de rapatriement du Havre des restes de Crémazie. Un groupe de journalistes et de littéraires se seraient réunis

⁵⁴ Anonyme, «Les cendres de Crémazie», *Le Pionnier*, 13 avril 1902, p. 1.

chez Louis Fréchette dans le but de discuter des moyens à prendre pour assurer la réussite du projet. Un comité provisoire, présidé par Fréchette et composé de membres tels que Gonzalve Desaulniers, Charles Gill, Arthur Beauchesne, Louvigny de Montigny, Gustave Comte et Arthur Pelland est formé. Le comité se donne pour mandat d'inciter les principaux citoyens de Montréal à participer à la campagne de financement. Même si l'opinion générale est davantage favorable à l'érection d'un monument qu'à la translation des cendres du poète national, cela n'empêche pas que les levées des fonds s'organisent à travers le Québec. C'est dans ce contexte que sont créés certains Cercles Crémazie qui présentent des soirées dramatiques dont les profits sont destinés à «pourvoir aux frais de la translation des ossements de l'immortel barde du Canada-Français, Octave Crémazie⁵⁵». La popularité des cercles va grandissante et ils se répandent un peu partout dans la province.

À mesure que se déroulent ces événements, certains s'interrogent sur la possibilité d'identifier l'endroit où sont enfouies les cendres de Crémazie. On reproduit, dans *L'Événement*, un article, paru plus tôt, dans le *Courrier du Havre*, le 22 novembre 1900, qui révèle les conclusions d'une enquête menée par un certain P. Mazurette. L'article confirme que Jules Fontaine, mort au Havre le 16 janvier 1879, est bel et bien Octave Crémazie. Mazurette se serait rendu au cimetière du Havre où il se serait recueilli sur la tombe du poète⁵⁶. Rien en apparence ne s'opposerait donc à la translation des restes du grand poète vers le Canada. Toutefois, deux lettres, reproduites dans

⁵⁵ Anonyme, «Cercle Crémazie», *L'Événement*, 17 avril 1902, p. 4.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 2.

La Patrie, mettent fin aux espoirs du public : «[...] il est absolument impossible de retrouver, dans le cimetière du Havre, les restes de l'illustre poète⁵⁷». Fréchette fait part au public du résultat des recherches entreprises par Hector Fabre citant une lettre de ce dernier datée du 6 mai 1902 à ce sujet : «Votre noble idée ne sera malheureusement pas réalisable, car d'après les renseignements que j'ai pris auprès du conservateur du cimetière Ste-Marie, au Havre [...] de nouvelles inhumations ont été faites⁵⁸». L'érection d'un monument en bronze demeure alors la meilleure solution aux yeux des partisans de Crémazie pour lui rendre hommage. Le projet aboutira le 24 juin 1906 avec l'inauguration du monument au carré Saint-Louis de Montréal.

Madeleine, de son véritable nom Anne-Marie Gleason-Huguenin, collaboratrice à *La Patrie*, va écrire un mélodrame inspiré de la vie du poète national, dans lequel elle présente le récit émouvant et poétique de la mort de Crémazie⁵⁹. Le mélodrame «L'Adieu de Crémazie» ou «L'Adieu du poète», le titre varie, est joué le 23 juin 1902 au Théâtre National Français et fait salle comble. La pièce est par la suite présentée partout dans la province et les commentaires sont élogieux :

L'adieu du poète [exilé] à sa patrie, sa mort dans les bras de la gracieuse fleuriste qui s'est éprise de la nostalgie du malheureux et vient chaque soir parfumer du [rebut] de ses roses l'atmosphère de sa mansarde, est un tableau qui fait se mouiller les yeux les plus sévères⁶⁰.

⁵⁷ Anonyme, «Les restes de Crémazie», *La Patrie*, 17 mai 1902, p. 4.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ Anonyme, «Chronique», *La Presse*, 21 juin 1902, p. 31.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 5.

Les soirées où l'on présente la pièce, au cours de l'année 1902, sont devenues, semble-t-il, des événements mondains très prisés. Invariablement, Crémazie est à l'honneur. Plusieurs personnalités de la vie littéraire et politique assistent ou participent à ces soirées dramatiques. Le programme est relativement semblable d'une fois à l'autre. On y joue évidemment *L'Adieu du poète* et viennent ensuite des poètes qui présentent leurs poèmes ou ceux de Crémazie. Des conférenciers s'y joignent régulièrement. Ces présentations sont aussi le prétexte pour amasser des fonds pour un éventuel hommage qui prendra la forme, entre autre, d'une statue. D'une façon ou d'une autre «Crémazie sera honoré!⁶¹», comme on l'annonce encore lors de la soirée du 8 décembre 1903, qui a lieu sous la présidence de Sir Wilfrid Laurier et de Lady Laurier.

L'ampleur du mouvement de sympathie en faveur de Crémazie qui trouve son origine dans le bref article de Benjamin Sulte, a pris des proportions inattendues qui ne sont pas étrangères aux affinités littéraires que partagent plusieurs intellectuels de même qu'aux intérêts qu'ils défendent. Crémazie chante la gloire des aïeux, la grandeur du Canada, l'attachement à la mère patrie et, bien sûr, la religion catholique, autant d'éléments de cohésion sociale de la société canadienne-française. L'accueil réservé à son oeuvre semble montrer que les acteurs de l'époque ne sont toujours pas prêts à se détacher des modèles sur lesquels reposent les origines de la littérature nationale. La volonté de défendre l'identité canadienne est encore un enjeu d'actualité. Lorsque «Mahomet» est publié, en 1902, il est clair

⁶¹ Anonyme, «Crémazie sera honoré», *La Patrie*, 5 décembre 1903, p. 22.

que plusieurs littéraires demeurent fidèles, en grande partie du moins,
aux préceptes de la littérature nationale.

CONCLUSION

L'article de Benjamin Sulte, intitulé «Mahomet», provoque au sein du champ littéraire québécois un important choc. Tous semblent s'empressez de s'indigner et rendent publiques leurs protestations. L'attaque a pour effet de réveiller le patriotisme canadien et de cristalliser les forces nationalistes autour du projet commun de réhabilitation d'Octave Crémazie. La publication de «Mahomet» semble servir d'amorce à une série de manifestations favorables au poète qui a si souvent chanté les gloires et les splendeurs canadiennes. Les adversaires de Benjamin Sulte font entendre leurs protestations d'une seule voix. L'abbé Henri-Raymond Casgrain, à la suite d'autres défenseurs de Crémazie, publie un article en faveur du poète national.

Rapidement, les condamnations se multiplient dans les journaux, les revues et autres tribunes de l'époque. La polémique se poursuit jusqu'à l'Institut canadien-français d'Ottawa où Sulte passe bien près d'être expulsé. Il se voit ensuite condamné dans les journaux et à plusieurs tribunes pour trahison, son geste étant considéré comme anti-religieux et anti-patriotique. L'historien semble avoir créé l'unanimité autour de lui, du moins en ce qui concerne les maux dont on l'accuse.

Les protestations n'occupent toutefois pas tout l'espace réservé à l'événement. En effet, les hommages rendus à Octave Crémazie sont multiples. De vieux projets refont surface. Parmi eux, le rapatriement de ses restes. Les membres de l'École littéraire de Montréal avaient avancé cette idée, des années auparavant, mais sans succès. L'article de Sulte rappelle aux Canadiens français leur manquement à l'honneur national. Les propositions prennent des formes variées : la translation des restes du poète, l'érection d'une statue de bronze, etc. Pour y arriver, on met en place toute une série d'événements qui ont pour but d'amasser les fonds nécessaires à la réalisation de ces projets mais qui ont aussi pour effet d'assurer la consécration du poète. Mentionnons les nombreux cercles littéraires Crémazie qui, à travers la province, organisent des soirées littéraires et musicales. Autre signe de respect envers Octave Crémazie, la présentation du mélodrame «L'Adieu du poète»⁶² de Madeleine. Plusieurs de ces soirées hommage se succèdent. Loin d'avoir éteint les ardeurs des admirateurs d'Octave

⁶² Madeleine, *L'Adieu du poète*, Montréal, La Patrie, 1902, p. 147-161.

Crémazie, l'article de Benjamin Sulte semble donc plutôt avoir agi à titre de catalyseur.

Lorsque Sulte s'attaque à Octave Crémazie, il s'en prend à plus qu'un homme et qu'une oeuvre. Il s'attaque à la fois au premier poète national Canadiens français et au peuple lui-même, à l'exilé qu'on a érigé en modèle depuis quelque cinquante ans, à un être mythifié par la tradition. Benjamin Sulte a peut-être mal évalué les répercussions que pouvait entraîner son article. En effet, la mobilisation des membres de la communauté littéraire autour du poète national est presque sans précédent. De toute évidence, le projet d'une littérature nationale, originale et distincte n'est pas dépassé. Malgré l'émergence de nouvelles sources d'inspiration, plus modernes, dont les Six éponges et, par la suite, les membres de l'École littéraire de Montréal ont fait la promotion, l'idéal national demeure bien présent. En font foi les nombreuses manifestations d'hostilité des «Vive la France» à l'endroit de Benjamin Sulte. Ce dernier ravive, involontairement ou non, la ferveur patriotique des Canadiens français et le projet d'une littérature nationale qui remonte aux années 1830, trouve ici une occasion de se réaffirmer. Octave Crémazie est le symbole qui sert de prétexte pour rappeler à la mémoire des Canadiens français les fondements de la littérature dont ils devraient être fiers.

Sulte, en retenant «Mahomet» pour titre de son article, devait bien se douter qu'il écorcherait la fibre catholique de ses adversaires. De même, il devait avoir une vague idée des remous qu'il allait provoquer en «violant» la mémoire du barde national qui avait chanté

son patriotisme à travers les principaux thèmes de l'histoire canadienne. Sulte semble s'assurer d'un adversaire reconnu en la personne de Louis Fréchette, second poète national, que l'expression «Vive la France», titre de l'un des poèmes contenus dans son recueil *La légende d'un peuple*⁶³, interpelle personnellement. De plus, tout comme il l'avait fait pour Crémazie, Sulte va accuser Fréchette de fausser l'histoire⁶⁴. Mais ce n'est pas tant les personnages qu'elle vise qui semble soulever l'ire des Canadiens Français que les arguments sur lesquels repose l'attaque. En effet, l'article intitulé «Mahomet» reprend un à un les axes fondamentaux du projet de la littérature dite nationale dans le but, semble-t-il, d'ébranler la crédibilité de ses principes de base et, du même coup, d'en limiter la portée. Les tenants d'une littérature nationale désiraient au départ créer une littérature originale et distincte, qui se distingue de la littérature française, et pour y arriver ils comptaient donner à cette littérature essentiellement canadienne un caractère religieux et patriotique. Benjamin Sulte, dans son court article, formule un discours qui va à l'encontre de cet idéal littéraire. La terminologie anti-catholique, les accusations de plagiat d'auteurs français par le poète national, de même que celles concernant la véracité des faits historiques évoqués, tout concourt à bafouer les principes mis de l'avant dans le cadre du projet de littérature nationale. Cependant, Benjamin Sulte n'est pas le premier à les remettre en question.

⁶³ Louis Fréchette, *La légende d'un peuple*, Montréal, Éd. Beauchemin, 1941, p. 234.

⁶⁴ Lettre de Sulte à Emile Chartier, Centre d'Archives du Séminaire de St-Hyacinthe, Fonds Émile-Chartier, AFG-2/23-36.

Au moment où Benjamin Sulte publie «Mahomet», la modernité a déjà fait son entrée dans la littérature d'ici. La littérature canadienne n'est en effet pas aussi homogène qu'il y paraît au premier regard et ce, même si la littérature nationale propose encore une vision collective de ce que devrait être le littéraire. C'est ainsi que, depuis les années quatre-vingt, une avant-garde prend ses distances vis-à-vis le discours dominant. Peu à peu, elle découvre d'autres formes d'expression, parnassienne, symboliste et décadente qui offrent de nouveaux modes d'expression et de nouvelles règles poétiques. L'ancrage de la littérature canadienne-française dans la modernité ne semble cependant pas suffisante pour renouveler en profondeur le monde littéraire dont les instances semblent encore vouées au service d'une littérature plus traditionnelle. Quelques recueils sont publiés mais, pour la plupart de ces ouvrages, l'accueil reste mitigé. Les diffuseurs et les critiques favorables au renouveau littéraire se font timides tandis que les autres sont carrément hostiles. C'est donc dire que le discours de la littérature nationale domine toujours et possède encore un pouvoir d'attraction suffisant pour régulariser les pratiques littéraires. Dans ce contexte, on peut se demander si Sulte a voulu dans «Mahomet» faire la promotion d'une rupture avec la tradition de la littérature canadienne-française et d'une ouverture à de nouveaux modèles littéraires.

Une question revient souvent dans les articles alimentant la polémique : Sulte a-t-il agi volontairement ou non? La *Presse* s'y intéresse, dans son numéro de 24 avril 1902, et tente d'obtenir une réponse de Louis Fréchette. Ce dernier préfère toutefois insister sur les

bienfaits suscités par l'action de Sulte et laisse la question sans réponse. S'il y a fort à parier que Benjamin Sulte se doutait de certaines conséquences qu'entraînerait la publication de «Mahomet», peut-être avait-il moins prévu l'ampleur de la fièvre patriotique qui s'emparerait ensuite des Canadiens français. Il reste à établir les motivations de Benjamin Sulte dans le cadre de la publication de «Mahomet». Plusieurs croient que Sulte a agi sous l'impulsion de la colère cédant pour ainsi dire à une «crise de folie».

Deux lettres de Benjamin Sulte envoyées à Émile Chartier démontrent le contraire⁶⁵. Dans ces deux lettres datées de 1913, Sulte affirme être resté, ces dernières années, sur les positions qu'il avait fait connaître dans «Mahomet». Il réitère les accusations de fraude contre Crémazie et affirme toujours pouvoir en fournir les preuves. Il ajoute : «Or tous les arguments sont de mon côté -toujours- puisque je ne m'avance qu'avec ce corps d'armée derrière moi. On le sait!»⁶⁶ De même, Sulte accuse encore Crémazie, onze ans plus tard, d'avoir faussé l'histoire. Rien de nouveau en apparence si ce n'est de deux affirmations pour le moins éclairantes. Sulte souligne l'ajout, «calculé» et «intentionnel»⁶⁷, dans sa «critique» de son accusation dans l'affaire des faux billets. De plus, il écrit qu'il s'attendait au «bombardement d'injures» qui a suivi. Sulte se soucie peu comme on peut le voir, dans la lettre du 12 octobre, du regard réprobateur du public puisqu'il a

⁶⁵ La première lettre de Sulte à Émile Chartier est datée du 12 octobre 1913 et la seconde du 4 novembre 1913.

⁶⁶ Lettre de Sulte à Émile Chartier, 12 octobre 1913, Centre d'Archives du Séminaire de St-Hyacinthe, Fonds Émile-Chartier, AFG-2/23-36.

⁶⁷ *Ibid.*

pour lui la «vérité»⁶⁸ basée sur des faits vérifiables. La question demeure ouverte sur ses véritables intentions.

Après tout, son attitude est paradoxale. Il fut une époque où il chantait les mérites poétiques d'Octave Crémazie. Certains attribuent le geste de Sulte à un accès de rage ou de folie furieuse : «Cet article, si justement qualifié d'infamie, avait-il été écrit sous le coup d'un accès de mauvaise humeur, d'excitation nerveuse [ou] d'aliénation mentale?»⁶⁹ Même les amis de Sulte ne comprennent pas les raisons de son geste. Une lettre de Pamphile Lemay à Téléphore St-Jorre, son gendre, aborde la question de l'affaire Sulte. Lemay, l'un de ses plus vieux et fidèles amis, se demande ce qui a bien pu pousser Sulte dans cette voie inattendue : « Je voudrais lui trouver une excuse ; et je comprends qu'il a glissé dans l'abîme peu à peu et presque sans s'en apercevoir. Puis sont venues les polémiques qui l'ont irrité. C'est comme pour d'autres apostasies, un violent souffle d'orgueil. Pauvre Sulte! Je ne puis rien écrire directement contre lui, mais si j'ai l'inspiration, un beau jour, je me souviendrai de Crémazie»⁷⁰. L'article «Mahomet» avait-il alors pour but de régler de vieilles rancunes avec certains des principaux acteurs littéraires de l'époque auxquels Sulte s'est frotté au cours de sa carrière? En publiant son article, Sulte prenait-il parti contre le discours de la littérature nationale pour prôner un certain renouvellement de la poésie? Il est toutefois clair qu'il désirait s'en prendre à une tradition littéraire dont Octave

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ Anonyme, «La nation outragée», publié par ordre du comité chargé de l'érection du monument à la mémoire de Crémazie, Montréal, 19 p.

⁷⁰ Lettre de Pamphile Lemay à Téléphore St-Jorres, 16 avril 1902, BNQ à Montréal, Fonds Lemay, Pamphile, MSS-176.

Crémazie est le premier modèle. En choisissant l'expression les «Vive la France», titre de l'un des poèmes de Louis Fréchette, il s'attaque du même coup au second poète national mais aussi à ceux qui font la promotion, encore à cette époque, du projet d'une littérature canadienne-française originale et distincte. Certainement, le texte de Sulte exprime tout au moins une distance de Sulte par rapport à certaines idées reçues dans le champ littéraire canadien-français.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

- Angenot, Dominique, *La parole pamphlétaire : contribution à la typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982, 425 p.
- Bourdieu, Pierre, *Les règles de l'art : génèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992, 480 p.
- Dubois, Jacques, *L'institution de la littérature : introduction à une sociologie*, Bruxelles, Labor, 1978, 188 p.
- Garand, Dominique, *La griffe du polémique : le conflit entre les régionalistes et les exotiques*, Montréal, Hexagone, 1989, 235 p.
- Lanthier, Pierre, et Guildo, Rousseau, *La culture inventée : les stratégies culturelles aux XIXe et XXe siècle*, Institut québécois de recherche sur la culture inventée, Québec, 1992, 369 p.

ARTICLES PÉRIODIQUES

- Alden, Charles ab der, «Émile Nelligan», *Le Nationaliste*, 5 février 1905, p. 2.
- Anonyme, «Vive la France», *Le Monde illustré*, 31 octobre 1896, p. 431.
- Anonyme, «Histoire populaire du Canada», *Le Trifluvien*, 9 août 1901, p. 2.
- Anonyme, «Octave Crémazie», *L'Événement*, 26 avril 1902, p. 4.
- Anonyme, «Protestation», *L'Événement*, 5 avril 1902, p. 7.

Anonyme, «Sulte et Crémazie. Une suggestion», *L'Événement*, 8 avril 1902, p. 2.

Anonyme, «L'Outrage à Crémazie», *Le Temps*, 12 avril 1902, p. 2-4.

Anonyme, «Les cendres de Crémazie», *Le Pionnier*, 13 avril 1902, p. 1.

Anonyme, «Les cendres de Crémazie», *L'Événement*, 15 avril 1902, p. 2.

Anonyme, «Cercle Crémazie», *L'Événement*, 17 avril 1902, p. 4.

Anonyme, « À l'Institut canadien», *Le Temps*, 18 avril 1902, p. 1.

Anonyme, «M. Sulte dans ses deux rôles», *La Patrie*, 19 avril, 1902, p. 12.

Anonyme, «Octave Crémazie», *La Presse*, 19 avril 1902, p. 20.

Anonyme, «Sulte et Crémazie», *L'Événement*, 19 avril 1902, p. 4.

Anonyme, «Octave Crémazie», *La Presse*, 24 avril 1902, p. 1.

Anonyme, «Les restes de Crémazie», *L'Événement*, 26 avril 1902, p. 5.

Anonyme, «Les restes de Crémazie», *La Patrie*, 17 mai 1902, p. 4

Anonyme, «Le monument de Crémazie», *Album universel*, 26 avril 1902, p. 866.

Anonyme, «Crémazie et son insulteur», *L'Événement*, 26 avril 1902, p. 4.

Anonyme, «Crémazie et M. Sulte», *L'Événement*, 30 avril 1902, p. 2.

Anonyme, «Le gros incident de la semaine. L'attaque de Benjamin Sulte, historien, contre la mémoire d'Octave Crémazie, poète.», *Album universel*, p. 845.

Anonyme, «Une poésie de Crémazie», *La Presse*, 24 avril 1902, p. 8.

Anonyme, «Crémazie à l'Institut», *Le Temps*, Ottawa, 25 avril 1902, p. 2.

- Anonyme, «Octave Crémazie», *L'Événement*, 26 avril 1902, p. 4.
- Anonyme, «Crémazie et M. Sulte», *L'Événement*, 30 avril 1902, p. 2.
- Anonyme, «Un grand poète», *L'Événement*, 3 mai 1902, p. 2.
- Anonyme, «Benjam insulte son pays», *Album universel*, 7 juin 1902, p. 137.
- Anonyme, «L'Adieu de Crémazie au théâtre national-français», *La Presse*, 24 juin 1902, p. 4.
- Anonyme, «La fête Crémazie», *La Patrie*, 2 décembre 1903, p. 10.
- Anonyme, «Crémazie sera honoré!», *La Patrie*, 5 décembre 1903, p. 22.
- Casgrain, Henri-Raymond, «Le mouvement littéraire en Canada», *Le Foyer canadien*, t. IV, 1866, p. 1-31.
- Nantel, Antonin, «Le concours de poésie à l'Université Laval», *Revue canadienne*, octobre 1867, vol. IV, no 10, p. 773-781.
- Sauvé, Arthur, «L'outrage à Crémazie», *Le Pionnier*, 6 avril 1902, p. 2-3.
- Barberousse, «À Benjamin Sulte», *Le Temps*, 23 avril 1902, p. 2.
- Caouette, Jean-Baptiste, «Dialogue», *Album universel*, 10 mai 1902, p. 26.
- Chapman, William, «Crémazie», *Le Temps*, 19 avril 1902, p. 2.
- Charles Gill, «Infamie», *La Presse*, 12 avril 1902, p. 16.
- David, Laurent-Olivier, «Essai sur la littérature nationale», *L'Écho du Cabinet de lecture paroissial*, Montréal, p. 315-318.
- Degagné, Narcisse, «Octave Crémazie. Étude littéraire», *Revue canadienne*, 1894, p. 485-486.
- De Montreuil, Gaétane, «Deux mots de Chronique», *La Presse*, 19 avril 1902, p. 16.

Doucet, Louis Joseph, «Monsieur Sulte», *La Patrie*, 12 avril 1902, p. 22.

Fabre, Hector, «On Canadian Literature», *Transaction of literary and historical society of Québec*, session 1865-1866, p. 85-102.

Fabre, Hector, «Ce qu'on pense de M. Sulte», *Le Pionnier*, 6 avril 1902, p. 4.

Fréchette, Louis, «Octave Crémazie», *Le Temps*, 18 avril 1902, p. 2.

Fréchette, Louis, «Octave Crémazie» *La Presse*, 24 avril 1902, p. 1.

Fréchette, Louis, « À propos de Crémazie», *La Patrie*, 25 avril 1902, p. 1.

Gill, Charles, «Infamie», *La Presse*, 12 avril 1902, p. 16.

Massicotte, Édouard-Zotique, «Désespérance. Devant un Christ en bronze», *Le Monde illustré*, 11 juillet 1891, p. 164.

Nantel, Antonin, «Le concours de poésie à l'Université Laval», *Revue canadienne*, 1867, p. 773-781.

Routhier, Adolphe-Basile, «Causerie. Les Laurentiennes», *Revue canadienne*, mars 1870, p. 229-234.

Sulte, Benjamin, «Mahomet», *Album universel*, Montréal, 19 avril 1902, p. 845.

Sulte, Benjamin, «Histoire populaire du Canada», *Le Trifluvien*, 23 août 1901, p. 2.

Tassé, Joseph, «Bibliographie», *Revue canadienne*, février 1870, p. 158-159.

CORRESPONDANCE

Lettre de Benjamin Sulte à Labat, Archives nationales du Canada, correspondance 1854-1908, MG. 29, D-40, vol. 1, Bob. C-13989.

Lettre de Benjamin Sulte à Emile Chartier, 12 octobre 1913, Centre d'Archives du Séminaire de St-Hyacinthe, Fonds Émile-Chartier, AFG-2/23-36.

Lettre de Benjamin Sulte à Émile Chartier, 4 novembre 1913, Centre d'Archives du Séminaire de St-Hyacinthe, Fonds Émile-Chartier, AFG-2/23.41.

Lettre de Benjamin Sulte à Émile Chartier, 12 octobre 1913, Centre d'Archives du Séminaire de St-Hyacinthe, Fonds Émile-Chartier, AFG-2/23-36.

Lettre de Pamphile Lemay à Téléphore St-Jorres, 16 avril 1902, Boîte 2, fiche 11, BNQ à Montréal, Fonds Lemay, Pamphile, MSS-176).

AUTRES OUVRAGES

Casgrain, Henri-Raymond, *Octave Crémazie*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1926, 125 p.

Caouette, Jean-Baptiste, *Voix intimes*, Québec, Imprimerie L.-J. Demers & Frère, 1892, 310 p.

Castell Hopkins, John, *Histoire populaire du Canada*, J. C. Winston, Toronto, 1901, 698 p.

La Nation outragée, publié par ordre du comité chargé de l'érection du monument à la mémoire de Crémazie, Montréal, 19 p.

Champagne, Guy, *L'Oeuvre poétique d'Eudore Évanturel*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1988, 349 p.

Chapman, William, *Les Québécoises*, C. Darveau, Québec, 1876, 223 p.

Condemine, Odette, *Octave Crémazie. Oeuvres I. -poésies*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1972, 610 p.

Condemine, Odette, *Octave Crémazie. Oeuvres I. -poésies*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1972, 610 p.

Fréchette, Louis, *La Légende d'un peuple*, Québec, C. Darveau, 1890, 365 p.

Fréchette, Louis-Honoré, *Mes Loisirs*, Montréal, Québec, L. Brousseau, 1863, 103 p.

Fréchette, Louis, *Les Fleurs boréales. Les oiseaux de neige*, E.Rouveyrel/ E. Terquem, Paris, 1881, 264 p.

Fréchette, Louis, *La Voix d'un exilé/ Mes loisirs*, Chicago, Imprimerie du Journal L'Amérique, 1868, 26 p.

Huston, James, *Le Répertoire national*, Montréal, J.-M. Valois & Cie, 1893, 4 vol.

Garneau, François-Xavier, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, 4e édition, Montréal, 1883, Beauchemin, 4 vol.

Gleason-Huguenin, Anne-Marie, *L'Adieu du poète*, Imprimerie de la Patrie, Montréal, 1902, p. 147-161.

Lambton, John George (comte de Durham), *Le Rapport Durham*, Montréal, Hexagone, Typo, 1990, 317 p.

Lemire, Maurice, et Saint-Jacques, Denis, Dir., *La vie littéraire au Québec 1840-1869*, Tome III, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, 671 p.

Lemire, Maurice, et Saint-Jacques, Denis, Dir., *La vie littéraire au Québec 1870-1894*, Tome IV, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1999, 669 p.

Lemire, Maurice, et Saint-Jacques, Denis, Dir., *La vie littéraire au Québec 1895-1918*, Tome V, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval (à paraître).

Lemire, Maurice, *Dictionnaire des Oeuvres littéraires du Québec*, t. I, Montréal, Fides, 1978, 918 p.

_____, *La vie littéraire au Québec, t. II : 1806-1839. Le projet national des Canadiens*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1992.

Nantel, Antonin, *Les Fleurs de la poésie canadienne*, Montréal, Beauchemin, 1896, 255 p.

Dantin, Louis, Nelligan, Emile, *Emile Nelligan et son oeuvre*, Librairie Beauchemin, Montréal, 1903, 161 p.

Mailhot, Laurent, *Arthur Buies. Anthologie*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1994, 391 p.

Marcotte, Hélène, *Benjamin Sulte. Cet inlassable semeur d'écrits*, Montréal, Lidec, 2001, 61 p.

Sulte, Benjamin, *Les Laurentiennes*, Éditions Leméac, Montréal, 1978, 208 pages.

Sulte, Benjamin, *Chants nouveaux*, Imprimerie du journal le Canada, Ottawa, 1880, 68 p.

Taché, Louis-Joseph-Charles-Hyppolyte, *La Poésie française au Canada*, Presses du Courrier de Saint-Hyacinthe, 1881, 288 p.

Roy, Pierre-Georges, *À propos de Crémazie*, Montréal, Garneau, 1945, 302 p.

Wyczynski, Paul, Julien, Bernard, et Ménard, Jean, dir., *L'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, 1972, 351 p.